

Théâtre national
Bordeaux Aquitaine

Direction
Fanny de Chaillé

tnba

Le théâtre

L'école

2^{ème} tour du concours de l'école du tnba
Auditions organisées dans les locaux du tnba à Bordeaux
Entre le lundi 7 et le samedi 12 avril 2025

*Voici le corpus de textes dramatiques parmi lequel vous devrez choisir une scène et un rôle.
Aucun rôle n'est généré (vous pouvez choisir indifféremment des rôles féminins/masculins).*

Vous avez jusqu'au 1er avril pour nous indiquer, via la plateforme, le texte et le rôle que vous avez choisi d'interpréter. Les élèves de la promotion 6 de l'école du tnba seront vos répliques. Nous avons besoin de connaître vos choix à l'avance afin d'organiser la répartition des textes et des rôles de vos répliques dans les meilleures conditions.

La présentation des scènes, devant le jury, sera limitée à 4 minutes.

Si vous avez des questions, vous pouvez écrire à l'adresse mail : concours@tnba.org

Le service concours de l'école du tnba

BADEA Alexandra, *À la trace*
L'Arche édition, 2018

BADEA Alexandra, *Celle qui regarde le monde*
L'Arche édition, 2018

BÜCHNER Georg, *Léonce et Léna*, 1836

COPI, *L'homosexuel ou la difficulté de s'exprimer*, 1971

DORST Tankred, *Merlin ou la terre dévastée*, (fin des années 70)
En collaboration avec Ursula Ehler, traduction Hélène Mauler et René Zahnd, L'Arche édition

DURAS Marguerite, *L'Amante anglaise*, 1968
Édition d'Arnaud Rykner, Folio théâtre (version 1991)

HOUANSOU Sedjiro Giovanni, *Les Inamovibles*, 2018

IBSEN Henrik, *Peer Gynt*, 1866

JELINEK Elfried, *Ce qui arriva quand Nora quitta son mari*, 1977, L'Arche édition

KANE Sarah, *Anéantis*, 1995

KOLTÈS Bernard-Marie, *Sallinger*, 1977, Les éditions de minuit

MARIVAUX, *L'île des esclaves*, 1725, Edition de poche, Collection Folio classique

MOLIÈRE, *Tartuffe*, 1664, Folio classique ou autre

RACINE Jean, *Britannicus*, 1669

SARRAUTE Nathalie, *Pour un oui ou pour un non*, 1982, Folio

SCHWAB Werner, *La Ravissante Ronde*, 2000
Traduction Michael Bugdahn Mike Sens, L'Arche édition

SHAKESPEARE William, 1595, *Le Songe d'une nuit d'été*

SHAKESPEARE William, 1597, *Richard III*
Traduction François Victor Hugo, Folio classique ou autre

SOPHOCLE, *Antigone*, Prologue

STRAUSS Botho, *Le temps et la chambre*, 1991,
L'Arche édition, traduction de Michel Vinaver

TCHEKHOV Anton, *Oncle Vania*, 1897,
Traduction André Markowicz et Françoise Morvan, édition Babel, 2001

WALLACE Naomi, *La nuit est une chambre*, 2012
Traduction Dominique Hollier

**BADEA Alexandra, *À la trace*
L'Arche édition, 2018**

Rôle : Clara

Je suis assise au fond de la salle, côté gauche, derrière la partie civile. Comme ça je te vois en biais. J'aperçois la ligne de ton profil, de ta nuque, la texture de ta peau, ta boucle d'oreille qui pendule. J'aimerais m'approcher pour sentir ton parfum mais je n'ose pas bouger. Dans ta robe ample, tu as l'air d'un aigle noir. Je guette tes mouvements. Les paroles qui sont dites ne m'atteignent pas. J'attends tes interventions. J'attends tes gestes graves, tes va-et-vient entre le box de l'accusé et la barre des témoins.

Tu défends ce vieillard qui a commis un crime passionnel à quatre-vingt-dix ans. Si je le voyais dans un film, je ne l'aurais pas cru.

J'attends. J'attends un geste qui me dira tout sur toi. Je suis ici pour dévoiler ta vérité. Ou ton mensonge. Tu es ici pour faire le jeu inverse. Tu ré pares les mensonges. Tu cèles la vérité. La Cour se retire. Tu sors. Tu passes près de moi. J'essaie d'établir un contact mais ton regard reste droit.

Je sors après toi. Je te suis. On traverse la salle des pas perdus. On va dehors. Tu sors une clope. Je sors une clope. Je l'allume. Tu ne l'allumes pas.

- Vous voulez du feu ?
- Je veux bien. Je perds tout, tout le temps.
- Je connais ça très bien.
- Merci.
- C'est le premier jour ?
- Pardon ?
- Le premier jour d'assises ?
- Non. C'est le dernier.
- Il y en a eu combien ?
- Trois.
- C'est assez long.
- Vous êtes journaliste ?
- Non ?
- Étudiante en droit ?
- Non plus ... Je suis là par curiosité.

Je commence à mentir. Te dire quoi ? Te dire que je suis là pour toi ? Te dire que j'ai fait sept heures de train pour atterrir dans cette ville humide que je n'arrive même pas à placer sur une carte ? Te dire que c'est ton nom qui m'attire ? Que ma vie tourne depuis des mois autour d'un nom ?

- C'est le droit qui vous rend curieuse ou les crimes passionnels ?
- Non. C'est vous.
- Moi...

Ton regard tranche mon corps. Je n'arrive pas à me hisser à sa hauteur. Mon cœur commence à batailler et je ne sais pas comment gérer cette tension.

- Je vous rends curieuse alors ? Moi ?
- Vous, je veux dire ... les avocats.
- Les avocats ... Sociologue ?
- Pardon ?
- Vous êtes sociologue ?
- Non. Pas du tout.
- Mais alors, vous faites quoi ?

- Plein de choses, je ne sais pas ... J'ai changé plusieurs fois de parcours.
- Mais à présent, vous faites quoi ?
- Je continue mes études.
- Quelles études ?
- Je fais un master en philo ... Mais c'est pas de la philo philo ... J'ai fait une prépa en médecine, j'ai raté plusieurs fois le concours, après j'ai été à la fac. Là, je fais un master d'éthique médicale et hospitalière appliquée. Voilà.
- Pour faire quoi ?
- Je ne sais pas vraiment ...
- Vous ne savez pas... Mais vous vous intéressez aux avocats.
- Oui.
- Qu'est-ce que vous voulez savoir ?
- Je ne veux rien savoir. Je veux juste comprendre.
- Qu'est-ce que vous voulez comprendre ?
- Comment on peut défendre l'indéfendable.

Tu souris. C'est un sourire qui blesse. Ce sourire supérieur, hautain, prétentieux. Je préférerais l'autre Anna Girardin. Elle était plus humaine. Tu es un bloc de glace.

– Non mais ... vous me faites sourire. J'entends cette question dix fois par jour. Je ne veux pas vous blesser mais c'est un lieu commun. Pour quelqu'un comme vous qui étudiez l'éthique. Tout est défendable. Tout est pardonnable. Ou ça devrait l'être. On n'est pas là pour juger. On est là pour défendre. Je ne parle pas de la Cour. Je parle du monde, de la vie. Juger qui ? Et comment ? Regardez ce vieux. Aucun accident de parcours. Aucune trace de violence. Une vie exem-plaire, et à quatre-vingt-dix ans, il déraile ... crime passionnel. Il ne se souvient de rien. Il est dans le déni. Il a aimé cette femme. Passionnément. Il n'a pas eu les épaules pour gérer son émotion, c'est tout ... Alors, on est qui pour le juger ? Vous avez aimé comme ça à ne plus pouvoir respirer ?

**BADEA Alexandra, *Celle qui regarde le monde*
L'Arche édition, 2018**

Rôle : au choix.

1. Déa/Enis

- Pourquoi tu restes ici, tout seul ?
- Je suis bien seul.
- Tu viens à une fête pour être seul ?
- Je ne suis pas venu à cette fête.
- Mais tu es là.
- Oui je suis là.
- Pourquoi tu rentres pas chez toi si tu veux être seul ?
- Pourquoi tu retournes pas danser si t'as besoin des gens ?
- J'ai pas besoin des gens...
- On dirait le contraire.
- On se connaît ?
- On se connaît pas.
- T'es pas à Berthelot ?
- Non.
- De Vinci ?
- Non plus.
- T'es le cousin d'Irène ?
- Non.
- Mais tu es qui ?
- Enis.
- Déa.
- Ça veut dire quoi Déa ?
- Je ne sais pas. Et toi ça veut dire quoi ?
- Celui qui crie.

3. Enis/Déa

- Tu poses tellement de questions...
- J'ai envie de te connaître. C'est interdit ?
- Tu ne connaîtras personne comme ça... Le plus souvent on ment quand on répond aux questions...
- T'as quel âge ?
- Encore ? L'âge que tu me donnes.
- Dix-huit ?
- J'en aurai seize le mois prochain...
- Balance ?
- Tu veux évaluer notre compatibilité maintenant ?
- Tu fais plus vieux. C'est pas ton corps, c'est ta manière de parler.
- J'ai rien fait, la vie s'en est bien chargée.
- La vie ?
- La vie, l'histoire, la cruauté des gens, leur inexplicable beauté aussi. Il y a de tout... Il y a ceux qui ont tué mon père, ceux qui ont pris les économies de ma mère pour me sauver, mais il y a aussi Anna, qui m'a fait venir chez elle, qui me garde ici, qui se bat pour moi. Il suffit de partir de chez soi, de traverser le monde pour grandir subitement. Ou pour vieillir je ne sais pas. Je ne sais plus.
- Tu aimerais rentrer ?
- Le retour est impossible maintenant. Je n'y reviendrai plus. La blessure est trop grande. Imagine qu'un jour tu ne trouves plus rien de ce que tu aimes autour de toi. Les murs de ma ville sont tombés, les corps ont été avalés par la terre. On ne compte plus les morts, on compte les survivants. C'est plus facile.
- Et ta mère ?
- Je la ferai venir. Dès que je trouverai un travail...
- Tu aimerais faire quoi ?
- Ce n'est plus important ce que j'aimerais faire, j'ai besoin d'argent, je ferai le travail qu'on me donnera.
- Tu pourrais faire quelque chose que t'aimes pas faire ?
- Du moment où je peux encore faire les choses que j'aime, je pourrais tout faire. Avant, je jouais du violon. J'ai dû arrêter, je n'ai pas pu prendre mon violon avec moi, mais je peux toujours jouer dans ma tête. Je peux faire la plonge dans un restaurant et jouer en silence

pour moi. Pendant la traversée j'ai fait ça. La musique me calme. Je n'ai pas besoin de l'entendre, je peux juste l'imaginer...

– Pendant mon enfance, je pouvais rester des heures dans mon lit à imaginer des choses.

– Et maintenant ?

– Maintenant ça s'est arrêté. J'ai très peur du silence.

– T'as peur de plonger dans toi-même ?

– J'ai peur de sombrer à l'intérieur.

– Tu ne vas jamais sombrer. Tu vas découvrir peut-être des coins d'ombre, des monstres, des barrières mais c'est le plus beau voyage qu'on puisse faire. Je trouve triste les gens qui ne voyagent pas à l'intérieur d'eux-mêmes.

– Tu penses qu'on peut faire ce voyage avec d'autres ?

– Non, on peut le faire que seul.

5. Déa/Enis

- Tu te promènes toujours avec un livre dans la main ?
- Les livres m’ont toujours bien accompagné. Je me sens moins seul avec eux. C’est la seule possibilité d’arrêter mon voyage et de me plonger dans l’abîme d’un autre voyageur.
- Tu parles comme un livre.
- Je parle comme un type qui a grandi avec. Mon père était entouré de livres, il parlait peu, je me suis dit que je devrais m’enfermer dans sa bibliothèque pour pouvoir passer du temps avec lui. Une fois que je me suis approché des livres j’ai été incapable de m’en détacher. Quand on traversait la mer et qu’une vague coupait nos visages je calmait ma peur avec une phrase lue quelque part. Je n’arrivais pas à parler pour moi-même alors je laissais les autres me parler.
- Ici on nous parle trop. Ma tête est pleine de toutes ces idées qu’on me force à avaler. Je ne sais même plus quand c’est moi qui parle.
- Pourquoi tu te laisses faire ?
- J’ai pas le choix.
- On a toujours le choix. Même moi j’ai toujours eu le choix. Mais c’est dur de choisir.
- Mais choisir quoi ? Je dois avoir mon Bac avec une très bonne note pour entrer dans une bonne école, c’est tout. Sinon j’en baverai toute ma vie et j’en ai pas du tout envie, j’ai le modèle de mes parents. Pendant toute mon enfance je n’ai entendu que cette phrase : « On peut pas, on n’a pas l’argent ». Moi je ne la dirai pas à mes enfants. Donc, pas le choix : il me faut une bonne note au Bac. Et pour l’avoir il faut avaler tout ce qu’on attend de moi pour pouvoir le recracher au bon moment.
- On dirait un numéro de cirque.
- C’est notre monde. On fait avec.
- Il est très mal foutu alors.
- C’est pas moi qui l’ai foutu comme ça.
- Mais tu continues dans cette lignée...
- Tu me fais chier.
- J’ai trouvé ce que ça veut dire Déa. Celle qui regarde. Celle qui découvre le monde.
- C’est beau. Peut-être qu’un jour, qui sait ?
- On n’a pas d’avenir tu sais ? On n’a que le présent...

BÜCHNER Georg, Léonce et Léna, 1836, Acte 1 scène 3
Traduit par Bruno Bayen - L'Arche

Rôle : Léonce

LÉONCE, seul.

Chose étrange, l'affaire d'amour. On passe au lit un an à dormir éveillé, puis un beau matin on se réveille pour de bon, on va boire un verre d'eau, enfiler ses vêtements, on se passe une main sur le front et on cherche dans ses souvenirs – on cherche. – Mon Dieu, combien de femmes est-ce qu'il faudrait pour chanter de bas en haut de haut en bas l'octave de l'amour ? Pour l'intervalle d'un ton à peine si l'une suffit. Pourquoi la brume au-dessus de notre Terre est-elle un prisme qui décompose en arc-en-ciel l'amour chauffé à blanc ? Il boit. Dans quelle bouteille se cache le vin dont je dois m'enivrer aujourd'hui ? Même en cette matière je ne serais plus assez bon ? Je suis assis là comme sous une pompe à air. Un air si coupant et si rare, je suis gelé, on dirait que je devrais faire du patin à glace dans une culotte de nankin. – Messieurs, messieurs, savez-vous qui étaient Caligula, Néron ? Je sais. – Viens, Léonce, tiens-moi un monologue, je suis tout ouïe. Ma vie me bâille à la figure comme une grande feuille blanche qu'il me faudrait noircir, mais je ne trouve pas la première lettre. Ma tête est une salle de danse vide, sur le parquet roses flétries, rubans froissés, dans un coin des violons éventrés, les derniers danseurs ont retiré le masque et me regardent avec des yeux morts de fatigue.

Vingt-quatre fois par jour je me retourne comme un gant. Oh je me connais, je sais ce que dans un quart d'heure, dans huit jours, dans un an d'ici je vais penser, rêver.

Dieu, quel crime ai-je donc commis que Tu me réclames si souvent de réciter ma leçon comme à la petite école ? Bravo, Léonce ! Bravo !

Il applaudit.

Cela me fait du bien de m'appeler par mon nom. Hé ! Léonce ! Léonce !

VALÉRIO

sortant de sous une table

Votre Altesse me paraît être en bonne voie de devenir ce qui s'appelle un fou.

LÉONCE

Tout bien considéré, c'est ce qui me semble aussi.

VALÉRIO

Un moment. Nous allons nous entretenir là-dessus plus en détail. J'ai juste à avaler, volé à la cuisine, un dernier bout de rôti, à votre table un reste de vin. J'ai tout de suite fini.

LÉONCE

Ça mastique. Ce type réveille en moi l'idylle des sensations ; je pourrais recommencer du plus simple, manger du fromage, boire de la bière, fumer du tabac. Dépêche, cesse de faire claquer tes défenses et de ronfler avec ton groin.

VALÉRIO

Sublime Adonis, vous craindriez pour vos parties ? Ne vous inquiétez pas, ni je ne ficelle de balais ni ne suis instituteur. Pour fouetter, je n'ai pas besoin de verges.

LÉONCE

Tu n'es jamais en reste.

VALÉRIO

Je voudrais pouvoir en dire autant de mon maître.

LÉONCE

Pour être corrigé à ton tour, tu veux dire ? Tu es si soucieux de ton éducation ?

VALÉRIO

Ciel, qu'il est plus facile de mettre bas que d'élever. Que de périodes déréglées j'aurai dû traverser, pour neuf mois sans périodes où me porta ma mère ? L'heureux événement qu'elle attendit m'en aura valu de si tristes. M'a-t-on conçu sans me doter d'un seul concept qui me ferait dire merci ?

LÉONCE

Et pour être mal reçu par ton destinataire tu ne t'y prendrais pas autrement. Si tu ne t'exprimes pas mieux, ma main se chargera de t'en imprimer une.

VALÉRIO

Lors que ma mère navigua autour du pic de la bonne espérance...

LÉONCE

Cependant qu'au cap Corne ton père faisait naufrage...

VALÉRIO

Justement, il était veilleur de nuit. Mais on lui aura moins vu la corne aux lèvres qu'au front des pères des fils de nobles.

LÉONCE

Tu as l'insolence sublime, dis-moi. J'éprouve comme un grand besoin de m'y frotter de plus près. J'ai le furieux désir de te donner une correction.

VALÉRIO

La réponse est si bien frappée que la preuve sera tangible.

LÉONCE

va pour se jeter sur lui.

C'est toi la réponse mal frappée, et je m'en vais la corriger.

VALÉRIO

s'éloigne en courant, Léonce trébuche et tombe.

Mais vous n'êtes rien qu'une preuve, qui reste à apporter, car ses jambes ne la portent même pas, lesquelles, au fond, sont encore à prouver.

Ce sont mollets des plus invraisemblables, et cuisses très hautement problématiques.

**COPI, *L'Homosexuel ou la difficulté de s'exprimer*, 1971
Editions Christian Bourgois, 2022**

Rôle : MADRE

Scène I dans son intégralité

Madre, Irina

MADRE

Irina, j'ai reçu une lettre de l'oncle Pierre. Il est très inquiet à ton sujet. Il se demande pourquoi tu as abandonné ton cours de piano. Madame Garbo lui a retourné cinquante kopecks lui notifiant que tu n'y assistais pas depuis deux mois. Irina, qu'est-ce que tu fais entre deux heures et cinq heures ?

IRINA

Je me promène.

MADRE

Seule ?

IRINA

Seule

MADRE

Par quarante degrés sous zéro ? Tu te promènes seule dans les steppes par quarante degrés sous zéro tous les après-midis depuis deux mois ? Tu es solide. Tu sais ce qui nous arriverait si l'oncle Pierre venait à nous couper les vivres ?

IRINA

Je hais le piano.

MADRE

Tu hais le piano, mais tu aimes les steppes infestées de loups. Tu hais Mozart mais tu adores le mensonge. Qui est ton amant, Irina ?

IRINA

Je n'ai pas d'amant.

MADRE

C'est le petit travesti blond qui habite chez Catarina la Grande. Je l'ai reconnu malgré son grand chapeau à voilette. Je le trouve assez vulgaire.

IRINA

Au moins lui il a une bite.

MADRE

C'est la seule chose qui t'intéresse au monde ? De te faire baiser par un coiffeur à voilette dans les toilettes de la gare entre midi et cinq heures ?

IRINA

Entre deux heures et quatre heures et demie.

MADRE

Il a une bite grande comment ?

IRINA
Moyenne.

MADRE
Il te baise debout ?

IRINA
On met du papier journal par terre et on se couche.

MADRE
Est-ce que tu l'aimes, Irina ?

IRINA
Non.

MADRE
Tu pourrais prendre tes cours de piano entre midi et deux heures.

IRINA
Je hais le piano.

MADRE
Mais tu aimes le confort ! Tu sais ce qui va nous arriver quand l'oncle Pierre nous coupera les vivres ? Tu nous vois toutes les deux mendier dans les steppes ? Mange ta soupe.

IRINA
Non.

MADRE
Mange ta soupe, c'est peut-être la dernière soupe qu'on pourra se payer.

IRINA
Je ne mangerai pas ma soupe.

MADRE
On se fait baiser tout l'après-midi par quarante degrés sous zéro et on ne touche pas à une soupe chaude au dîner ?

IRINA
On ne touche pas à une soupe chaude au dîner.

MADRE
Qui t'a payé à manger à la taverne Lénine ?

IRINA
Personne.

MADRE
L'officier Garbenko.

IRINA
Non.

MADRE

Comme ça tu abandonnes les cours de madame Garbo et tu te fais tripoter à la taverne Lénine par son mari ! Si on nous chasse de la Sibérie, est-ce que tu sais où est-ce qu'on va finir ?

IRINA
Au pôle Nord.

MADRE
Justement ! Au pôle Nord ! Mange ta soupe.

IRINA
Non.

MADRE
Tu nous vois toutes les deux dans un igloo entourées d'ours affamés ?

IRINA
Ici on est entourées de loups.

MADRE
Tu ne vas pas manger ta soupe ?

IRINA
Non.

MADRE
Tu n'auras pas de dessert. Tu ne serais pas enceinte, Irina ?

IRINA
Si.

MADRE
Tu es enceinte ?

IRINA
Oui.

MADRE
C'est le coiffeur ou l'officier ?

IRINA
Le coiffeur je l'ai fait pour la première fois la semaine dernière, l'officier il y a trois mois, alors que je suis enceinte d'au moins quatre mois.

MADRE
Alors c'est qui ?

IRINA
C'est toi.

MADRE
On n'a pas baisé ensemble depuis des années !

IRINA
Et dans le train ?

MADRE
Dans quel train ?

IRINA
On n'a pas pris qu'un seul train il y a quatre mois, pour venir en Sibérie.

MADRE
Mais on avait les menottes !

IRINA
Alors c'est peut-être l'oncle Pierre.

MADRE
Comment l'oncle Pierre ?

IRINA
À la gare. Quand je me suis évanouie et tu es allée chercher le cognac dans la valise.

MADRE
Je vous ai laissé seuls pas plus de deux minutes !

IRINA
J'ai envie d'aller aux toilettes, maman.

MADRE
Tu n'as rien mangé et tu veux aller aux toilettes ?

IRINA
C'est pour chier l'enfant.

MADRE
Tu as envie d'avorter ?

IRINA
Oui.

MADRE
Viens que je t'aide.

IRINA
Attends, ça vient.

MADRE
Laisse-moi t'aider.

IRINA
Attends, laisse-moi, ça vient.

MADRE
Pousse. Pousse.

IRINA
Ça y est.

MADRE

Montre.

IRINA
Il est mort.

MADRE
Viens que je te lave.

**DORST Tankred, *Merlin* (fin des années 1970)
En collaboration avec Ursula Ehler / texte français de hélène Mauler et René Zahnd
L'Arche édition**

Rôle : Perceval

Dans la forêt.
Hercéloïde, Perceval.

Perceval veut parcourir le monde dont il ignore tout. Pour le protéger, sa mère Hercéloïde lui a confectionné un affreux costume de fou à trois manches : le monde ainsi se gaussera de lui. Celui dont on se moque, on ne le craint pas et il n'a pas à se battre.

Perceval. *tient une épée de bois*. Tu m'as toujours dit que si je rencontrais des hommes ils me tueraient. Maintenant, j'ai une épée pour qu'ils ne me tuent pas.

Hercéloïde. Oui Oui.

Perceval. Les beaux chevaliers ont dit qu'ils servaient le roi Arthur, moi aussi je dois servir le roi Arthur ?

Hercéloïde. Tu dois dire : je n'ai pas de Roi, je n'ai pas de pays, je viens de nulle part.

Perceval. Tu crois qu'ils vont m'accepter ? Que je pourrai partager la vie des beaux chevaliers ?

Hercéloïde. Chevaliers, chevaliers, chevaliers !

Perceval. Il y a aussi des femmes là-bas ?

Hercéloïde. Les femmes s'appellent des dames.

Perceval. Sont-elles aussi belles que les chevaliers ?

Hercéloïde. On n'a pas le droit de les regarder ! Tu dois leur tourner le dos.

Perceval. Pourquoi ?

Hercéloïde. Elles sourient et pépient, mais elles sont une menace de mort.
Perceval. J'ai entendu les beaux chevaliers parler « d'honneur ». Ai-je aussi de « l'honneur » ?

Hercéloïde. Mon enfant !

Perceval. Il faut pourtant que je le sache, si quelqu'un me le demande.

Hercéloïde. Si on te parle d'honneur, tu diras : je n'ai pas d'honneur.

Perceval : C'est quoi l'« honneur » ?

Hercéloïde. Une menace de mort.

Perceval. Et si un chevalier m'aime bien et veut être mon ami ?

Hercéloïde. Alors tu répondras : je n'ai pas besoin d'ami.

Perceval. Il faut que je sois toujours seul ?

Hercéloïde. Seul on est plus en sécurité. Seul, tu n'as pas à partager. ~~Seul tu ne te querelles pas. Seul, tu ne dois rien à personne.~~ Seul tu n'es pas déçu.

Perceval. Je ne peux donc pas avoir d'ami ?

Hercéloïde. Un ami est une menace de mort.

Perceval. Et si quelqu'un me demande mon aide parce qu'il est en danger ?

Hercéloïde. Tu sautes dans les buissons ! Tu fermes les yeux !

Perceval. C'est ce que font les chevaliers ?

~~Hercéloïde. Ça les amuse, alors ils rient.~~

~~Perceval. Si le Roi Arthur me demande ce que je connais et ce que je sais faire, Maman ?~~

~~Hercéloïde. Rien, tu n'as rien appris ! Tu ne sais rien faire ! Tu n'as aucune valeur ! Tu n'es bon à rien !~~

~~Perceval. C'est ce que dit un Chevalier ?~~

Hercéloïde. Ça leur plait, ça les fait rire.

Perceval. Ah c'est bien j'aimerais leur plaire.

Hercéloïde. Tu ne dois jamais te placer au centre. Toujours dans un coin !

Perceval. Et pourquoi ?

Hercéloïde. Pour que tout le monde sache que tu as peur ?

Perceval. Mais je n'ai pas peur du tout, Maman.

Hercéloïde. Tu dois avoir peur !

Perceval. Je suis pourtant fort et brave.

Hercéloïde : La Bravoure est une menace de mort.

Perceval. Maintenant, je vais te quitter, Maman, je suis tellement content.

Hercéloïde. Attends encore ! Il faut que je te cuise un pain.

Perceval. Je n'ai plus le temps d'attendre que tu m'aies cuit un pain !

Hercéloïde. J'ai encore beaucoup de choses à t'expliquer et, pendant ce temps, je vais vite faire un feu dans le four pour le pain.

Perceval. Mais je sais tout !

Hercéloïde. Non ! Le plus important je ne te l'ai pas encore dit !

Perceval, *impatient*. Alors, dis-le-moi maintenant, vite !

Hercéloïde. Attends ! je vais te le dire.

Perceval. Je vais être en retard, Maman ! Je dois me dépêcher.

Hercéloïde. Attends !

Perceval. Ah, Maman chérie, je n'ai rien à savoir de plus. Je ferai tout comme tu me l'as dit, si j'y pense. Mais avoir peur, c'est impossible. Je ne sais pas comment on fait. Quand j'étais enfant, j'avais toujours peur, je crois. N'est-ce pas, Maman ? J'avais peur à l'époque ?

Hercéloïde. Oui.

Perceval. Mais aujourd'hui, je ne sais plus ce que ça fait d'avoir peur. – Si mon père était chevalier, moi aussi je peux de venir chevalier. – Allez, viens avec moi, Maman ! Prends aussi une épée ! Tu ne veux pas venir ?

Hercéloïde. *Reste assise, elle est morte.*

Perceval. Tu as l'air si sévère maintenant. Ta bouche est toute tordue et tu ne me parles plus. Tu m'en veux ? Bon, tu m'en veux ! – Tu ne bouges pas de ce banc, tu ne me parles pas. Et tu as le visage tout blanc, comme s'il était en crotte d'oiseaux. Ça ne me plaît pas ! Comme ça, tu ne me plais pas. Alors reste là, si tu ne veux pas me parler. Je m'en vais ! Ton pain non plus, je n'en ai pas besoin ! Pas besoin d'allumer le feu !

Il s'en va. Il se retourne une dernière fois pour faire un signe de la main. Hercéloïde est assise, morte. Il part en courant et Hercéloïde tombe du banc.

**DURAS Marguerite, *L'amante anglaise* (version 1991)
Edition d'Arnaud Rykner, collection Folio Théâtre**

Rôle : CLAIRE LANNES

L'INTERROGATEUR

Claire Lannes, vous habitez Viorne depuis quand ?

CLAIRE

Depuis que j'ai quitté Cahors – à part deux ans à Paris.

L'INTERROGATEUR

Depuis votre mariage avec Pierre Lannes.

CLAIRE

Oui, c'est ça.

L'INTERROGATEUR

Vous n'avez pas d'enfants ?

CLAIRE

Non.

L'INTERROGATEUR

Vous ne travaillez plus ?

CLAIRE

Non.

L'INTERROGATEUR

Quel était votre dernier travail ?

CLAIRE

Femme de service à la communale. On rangeait les classes.

L'INTERROGATEUR

Vous avez reconnu être l'auteur du meurtre de Marie-Thérèse Bousquet, votre cousine.

CLAIRE

Oui.

L'INTERROGATEUR

Vous reconnaissez aussi n'avoir eu aucun complice ?

CLAIRE

...

L'INTERROGATEUR

Avoir agi seule ?

CLAIRE

Oui.

L'INTERROGATEUR

Vous persistez à dire que votre mari ignorait tout de ce que vous avez fait ?

CLAIRE Il ne s'est jamais réveillé. Je ne comprends pas ce que vous voulez.

L'INTERROGATEUR Parler avec vous.

CLAIRE Du crime ?

L'INTERROGATEUR Oui.

CLAIRE Ah

L'INTERROGATEUR

~~Nous allons commencer par ces trajets la nuit, entre chez vous et le pont de la Montagne Pavée. Vous voulez bien ?~~

CLAIRE

Oui.

L'INTERROGATEUR

~~Avez-vous rencontré quelqu'un pendant ces trajets ?~~

CLAIRE

~~Je l'ai dit au juge 2. Une fois j'ai rencontré Alfonso. C'est un homme qui coupe du bois à Viorne.~~

L'INTERROGATEUR

~~Je sais.~~

CLAIRE

~~Il était sur la route, assis sur une pierre, à fumer. On s'est dit bonsoir.~~

L'INTERROGATEUR

~~Quelle heure était-il ?~~

CLAIRE

~~Entre deux heures et deux heures et demie du matin je crois.~~

L'INTERROGATEUR

~~Il n'a pas eu l'air étonné ? Il ne vous a pas demandé ce que vous faisiez là ?~~

CLAIRE

~~Non, lui-même était sur la route, alors.~~

L'INTERROGATEUR

~~À quoi faire d'après vous ?~~

CLAIRE

~~À attendre le jour peut-être 3.~~

L'INTERROGATEUR

~~Vous ne trouvez pas extraordinaire qu'il ne vous ait pas posé de questions ?~~

CLAIRE

~~Non.~~

L'INTERROGATEUR

~~Il ne vous a pas fait peur quand vous l'avez vu ?~~

CLAIRE

~~Non. Qui êtes-vous, un autre juge ?~~

L'INTERROGATEUR

~~Non.~~

CLAIRE

~~Est-ce que je suis obligée de vous répondre ?~~

L'INTERROGATEUR

~~Non. Pourquoi, cela vous ennuie de répondre ?~~

CLAIRE

~~Non, je veux bien répondre aux questions sur le crime et sur moi.~~

L'INTERROGATEUR

~~Vous avez dit au juge ceci : « Un jour, Marie-Thérèse Bousquet faisait la cuisine... », vous n'avez pas fini la phrase et je vous demande de la finir avec moi.~~

CLAIRE

~~Je veux bien... Elle faisait la cuisine, c'était le soir, je suis rentrée dans la cuisine, je l'ai vue de dos et j'ai vu qu'elle avait comme une tache sur le cou, là.~~

~~Qu'est ce qu'ils vont me faire ?~~

L'INTERROGATEUR

~~On ne sait pas encore 4.~~

~~C'est tout ce que vous vouliez dire sur ce jour-là ?~~

CLAIRE

~~Quand elle était morte la tache était encore là, sur le cou. Je me suis rappelé l'avoir vue avant 5.~~

L'INTERROGATEUR

~~Pourquoi en avez-vous parlé au juge ?~~

CLAIRE

~~Parce qu'il me demandait des dates. J'ai essayé de me rappeler quand et quand. Entre les deux moments où j'ai vu cette tache il a dû se passer quelques nuits peut-être.~~

L'INTERROGATEUR

~~Pourquoi n'avez-vous pas fini cette phrase avec le juge ?~~

CLAIRE

~~Parce que ça n'avait rien à voir avec le crime. Je m'en suis aperçue au milieu de ma phrase.~~

L'INTERROGATEUR

~~Vous n'aviez jamais vu cette tache avant ?~~

CLAIRE

~~Non. Je l'ai vue parce qu'elle venait de changer sa coiffure. Son cou était à l'air.~~

L'INTERROGATEUR

~~Cette coiffure changeait-elle aussi son visage ?~~

CLAIRE

~~Non, pas son visage.~~

L'INTERROGATEUR

~~Quand était-ce ?~~

CLAIRE

~~Il faisait encore froid 6.~~

L'INTERROGATEUR

Qui était Marie-Thérèse Bousquet ?

CLAIRE

C'était une cousine à moi. Elle était sourde et muette de naissance. Il avait bien fallu lui trouver quelque chose à faire. Elle était très forte. Elle était toujours contente.

On m'a dit que du moment que je suis une femme on va seulement me mettre en prison pour le restant de mes jours.

L'INTERROGATEUR

Vous trouvez juste ou injuste d'être enfermée ?

CLAIRE

Juste. Et injuste.

L'INTERROGATEUR

Pourquoi injuste ?

CLAIRE

Parce que. Ce n'est pas la peine d'expliquer.

[...]

L'INTERROGATEUR

Comment trouvez-vous la nourriture de la prison ?

CLAIRE

Il faut que je dise si elle me plaît ?

L'INTERROGATEUR

Oui.

CLAIRE

Elle me plaît.

L'INTERROGATEUR

Elle est bonne ?

CLAIRE

Elle me plaît.

Je réponds comme vous voulez ?

L'INTERROGATEUR

Oui.

CLAIRE

Vous savez, dites-le-leur, s'ils croient qu'il faut me mettre en prison pour le reste de mes jours, qu'ils le fassent, allez, allez, qu'ils le fassent.

L'INTERROGATEUR

Vous ne regrettez rien de votre vie passée ?

CLAIRE

Je suis bien ici. Toute ma famille est partie. Je ne serai pas mal ici.

L'INTERROGATEUR

Mais est-ce que vous regrettez quelque chose de votre vie passée ?

CLAIRE

De laquelle ?

L'INTERROGATEUR

Par exemple, de celle des dernières années.

CLAIRE

Alfonso.

Alfonso et Cahors. Tout.

L'INTERROGATEUR

Elle était le dernier membre de votre famille ?

CLAIRE

Pas tout à fait. Il reste son père, Alfred Bousquet. Tous les Bousquet sont morts excepté Alfred, son père. Il n'avait que cette fille, Marie-Thérèse, sourde et muette, pas de chance, sa femme est morte de chagrin.

Mon mari, je ne le compte pas.

Elle, vous comprenez, elle était de mon sang. Le nom final était le même, Cahors derrière, et on mangeait les mêmes aliments, sous le même toit, et elle était sourde et muette. On disait qu'elle était très gaie pour une sourde et muette, plus gaie qu'un être normal. Vous savez elle jouait sur le trottoir avec les chats.

L'INTERROGATEUR

La voyiez-vous différente de vous malgré son infirmité ?

CLAIRE

Mais non, voyez, morte, non.

L'INTERROGATEUR

Et vivante ?

CLAIRE

Vivante, elle était très grosse, elle dormait très bien tous les soirs et elle mangeait beaucoup. Quand elle mangeait, quand elle marchait, quelquefois je ne pouvais pas le supporter. Je ne l'ai pas dit au juge.

L'INTERROGATEUR

Vous pouvez essayer de dire pourquoi ? Pourquoi vous ne l'avez pas dit au juge ?

CLAIRE

Il se serait trompé, il aurait cru que je la détestais, je ne la détestais pas. Je n'étais pas sûre de savoir lui expliquer, j'ai préféré me taire.

HOUANSOU Sedjro Giovanni, *Les Inamovibles, séquence 3*
Editions Tapuscrit, Théâtre Ouvert

Rôle : Lamine

Du noir. Un endroit clos, éclairé par une lanterne. Des voix se font entendre : une voix de jeune homme, Lamine ; une voix de femme âgée, Mariame, la mère de Lamine. On ne le voit pas.

MARIAME. Et après ?

LAMINE. Attends ! Je bois un coup.
(*Un temps.*)

MARIAME. Donc !

LAMINE. Donc après, je m'approche de l'homme, je tire une chance ; une seule, une seule fois. Puis, tombe devant moi, comme ça, une belle Dubaï mûre ; bien mûre ! Je ne l'ai pas cueillie, elle est tombée d'elle-même, toute seule. De l'arbre ? Du ciel noir orageux ? De l'orage qui ne finit pas ? Je ne sais pas. N'est-ce pas ça, la chance ? N'est-ce pas ça, Mam ?

~~MARIAME. Une Dubaï !~~

~~LAMINE. Oui ! Une vraie Dubaï. Pas une "Chinetock", non. Une authentique. N'est-ce pas ça, la chance ? Ça aurait pu être une Los Angeles, ou une Hong Kong, ou tout autre chose, mais c'était une Dubaï. Je n'ai tiré qu'une seule fois, pas deux, pas trois, pas dix, une seule et unique fois.~~

MARIAME. Je vois ! Eh bien, va ! Va aux autres bouts de tous les autres mondes que tu veux et ne reviens pas.

LAMINE. On ne va pas se disputer encore pour ça, Mam.

MARIAME. Tu peux ramener ce même sujet de mille et une façons je te répondrai toujours de la même façon. Va et reste !

LAMINE. Je reviendrai. C'est chez moi ici, Mam. Rien ne m'empêchera de revenir.

MARIAME. Si tu crois – vraiment – qu'ici c'est « chez toi », tu dois reconnaître l'existence d'autres parts du monde comme étant des « pas chez toi ».

LAMINE. Où s'arrête donc le « chez moi » et où commencent les « pas chez moi » ? Faut déconstruire tout ça.

MARIAME. (*exaspérée*) Ah ! C'est le nouveau langage ? Déconstruire ! On ne déconstruit pas ce qu'on n'a pas construit, Lamine. Les autres ont construit. Que les autres déconstruisent.

LAMINE. Les autres, c'est moi, Mam. C'est moi, déplacé dans d'autres parts du monde ; moi existant, moi né, moi ayant vécu, vivant, travaillant, courant, tombant, mourant et ressuscitant dans d'autres parts du monde. Les autres, c'est toi et moi, et toi et moi sommes les autres d'autres qui prévoient, ou pas, d'aller dans les autres parts du monde que toi et moi occupons pour un temps court ou long, mais un temps. Juste le temps que ça se reverse...

(*Un temps*)

Tu as l'art de t'inquiéter, Mam ! Les choses ne sont pas comme tu les présentes. Tiens,

regarde ça ! (*Un temps ; on entend des bruits de fouille dans les affaires.*) Regarde !

MARIAME. Hum !

LAMINE. Un bon salaire, regarde !

MARIAME. Hum !

LAMINE. En pétrodollars, regarde !

MARIAME. Hum !

LAMINE. D'abord, je commence par conduire un diplomate et si je me conduis bien, il me reconduit, me signe un nouveau contrat, me rend définitif et moi je reviens. Te chercher. Ici.

(*Un temps.*)

MARIAME. Tu as joué à la loterie...

LAMINE. Et j'ai gagné un visa.

MARIAME. Une loterie...

LAMINE. C'est un voyage officiel, regarde ! Avec un contrat de travail officiel, avec une structure officielle, mais regarde, signé, double cacheté, et ma photo ici, tu me vois ? Ils sont reconnus, expérimentés dans le déplacement et le placement d'hommes.

MARIAME. Non, Lamine.

LAMINE. Ils assureront ma sécurité, ma santé jusqu'à...

MARIAME. Non ! Lamine.

LAMINE. ...

(*Un temps.*)

MARIAME. C'est vraiment ce que tu veux ? Attends ! (*Un temps. On l'entend fouiller des papiers.*) Tiens regarde.

C'est celui d'hier. Tu veux que je te le lise ?

~~LAMINE. Je te l'ai déjà lu !~~

~~MARIAME. Je vais te le lire. Sinatou est dévastée. Elle est plaquée contre un des murs de la ville. Et l'autre lui lance, il lui lance, direct dans l'estomac, un coup de pied. C'est un coup de sabot, un coup de botte, sa botte. Son estomac enfle comme un ressort. Tout revient par sa gueule, tout remonte le long de l'œsophage, la gorge, le reflux, c'est systémique. Je continue. Elle tient debout, sa bouffe grimace dans sa gueule puis s'écrase sur le sol. Mais elle tient debout, son estomac, debout. Elle ne gémit pas, elle ne pleure pas. Diagnostic : estomac enflé, bouffe refoulée par la gueule au milieu de la foule. L'arrière-gueule se tait. Elle s'est vendue, ventre foulé au pied, dignité foulée au pied, féminité foulée au pied, et l'autre s'en fout. La police qui est là s'en fout. La police qui ne vient pas s'en fout aussi. Et l'autre lui fout une deuxième fois sa deuxième botte sur l'estomac enflé. La botte s'enfonçe et l'éventre. Elle la garde contre son estomac de ses deux mains, comme un sabre. Elle tient le sabot comme un sabre. Et un passant de lui lancer "Lâche son pied, tu vas aggraver ton cas".~~

~~Mais Sinatou ne lâche pas. Elle veut s'en aller avec le pied. Et même si une mort orpheline qui passait par là devait lui arracher quelque chose, elle préfère qu'elle lui arrache le cœur plutôt que ce pied maudit qu'elle a reçu dans le ventre... Sinatou, congolaise, au départ, elle était partie pour un emploi de ménagère dans ce pays du pétrole. Tu veux que je t'en lise un autre ? Celui d'avant hier ? Attends ! Ou un autre de la semaine dernière peut-être... Tiens je vais te lire celui de Bakary...~~

LAMINE. J'ai lu tous ces articles déjà.

MARIAME. Et c'est vraiment ce que tu veux ? C'est vraiment ça que tu cherches ? C'est ça ? On te descend dans un pays qui ne te connaît pas, pour un emploi que tu ne connais pas ?

~~Nous sommes dans ce siècle où les hommes ont perdu l'humain en eux. Ils sont à l'envers. Ils donnent toits, lits, repas et habits chauds à des chats ; mais à des humains, c'est la rue, son grabat, la nudité grinçante des nuits, le pied du mur. Ils sont à l'envers, Lamine. Et Dieu est absent, qu'il me pardonne. Et tu sais voir ? La froideur et la méfiance dissimulées dans leurs gestes ? La condescendance qui coule sous cape dans le propos, le complexe du maître ? L'ironie dont ils acculent leur vis-à-vis ? Cette glace qu'ils s'érigent tout autour pour pas que leurs yeux tombent sur l'hideux qui les entoure ? Tu sais voir ça ?~~

Et là tu es livré, tu acceptes tout, tu t'aplatis, on te paie Dieu merci ; on ne te paie pas, tu te tais ; tu ne te tais pas, on te tue ; on ne te tue pas, tu te tues toi-même et on t'enterre, un autre te remplace, chaîne au cou, coeur à l'ouvrage... Non, Lamine. C'est ça ce que tu cherches... Réponds. Réponds. Dis quelque chose jeune homme.

LAMINE. (*explose*) Mais non, Mam, tu ne comprends pas. Moi, je ne cherche rien, absolument rien. Je ne poursuis rien, c'est moi qui suis poursuivi. La rage me poursuit. Entendre ça, tout le temps, tout le temps, j'en rage. La fin d'une Sinatou, la fin d'un Bakary, toutes ces fins qui ne finissent jamais, j'en rage profondément ; c'est cette rage qui me poursuit, moi je ne poursuis rien. C'est elle qui me chasse de mon propre intérieur. Elle tente de m'expulser par mes yeux ; je résiste, elle me brise ; je résiste, mais sa force se renouvelle, elle grossit, elle me pousse à l'extrême bout de mes nerfs ; c'est elle qui me pourchasse. J'ai peur des araignées. Cette rage, elle fait comme des toiles dans ma tête, c'est insupportable ; elle me pose des questions. Une masse de questions qui forment une nasse et qui montent en moi comme pour me prendre à la gorge, c'est insupportable.

IBSEN, *Peer Gynt*, 1866

Rôle : Peer Gynt

ACTE I

Scène 1

Une pente boisée près de la ferme d'Åse. Une rivière bouillonne en contrebas. Un vieux moulin de l'autre côté. Chaudes journées d'été.

Peer Gynt, un garçon de vingt ans solidement bâti, descend le sentier. Åse, sa mère, petite et frêle, le suit. Elle est fâchée et elle rage.

ÅSE

Peer, tu mens.

PEER GYNT (sans s'arrêter)

Non, je ne mens pas !

ÅSE

Alors, jure que c'est vrai !

PEER GYNT

Pourquoi jurer ?

ÅSE

Tu vois, tu n'oses pas ! Tout est faux, tout est fou !

PEER GYNT (il s'arrête)

Non, c'est vrai — Tout est vrai !

ÅSE (face à lui)

Tu n'as pas honte devant ta mère ? D'abord tu cours dans les rochers des mois entiers, au plus fort des travaux, chassant le renne dans les neiges, tu rentres à la maison la fourrure en lambeaux, sans fusil, sans gibier — et à la fin, les yeux grands ouverts, tu voudrais que je croie tes mauvais rêves de chasseur ? Alors, où l'as-tu rencontré, ce bouc ?

PEER GYNT

A l'ouest de Gendin.

ÅSE (elle se moque)

Oui vraiment !

PEER GYNT

J'étais contre le vent, le vent perçant ; lui, caché derrière des buissons, il grattait la croûte de neige jusqu'au lichen.

ÅSE (même jeu)

Oui, oui, vraiment.

PEER GYNT

Je retenais mon souffle, immobile j'écoutais ; j'entendais crisser, je voyais les bois de sa corne. Puis prudemment, pierres, sur le ventre, je me suis glissé. Je guettais cailloux — un bouc si luisant, si gras, jamais tu n'en vis un pareil.

ÅSE

Oh ! ça, c'est sûr !

PEER GYNT

Pan ! Je tire. Le bouc roula sur la pente. Au moment qu'il tomba, à cheval sur son dos, je lui saisis l'oreille gauche, j'allais enfoncer le couteau près du crâne, dans l'encolure, mais il hurla, la sale bête, dressé sur ses quatre sabots, me fit sauter d'un coup de tête et mon étui et mon couteau. Il me coinça sous la hanche, prit mon mollet dans ses cornes, me serra comme un étau puis là-dessus prit son élan droit vers la crête de Gendin !

ÅSE (malgré elle)

Doux Jésus !

PEER GYNT

As-tu vu, déjà vu la crête de Gendin ? Elle est longue d'un demi-mille, mince aiguillée comme une faux. Au pied des glaces, des éboulis, en aval des pierres grises, on peut voir des deux côtés l'à-pic des lacs qui sommeillent sombres et lourds, à plus de trois milles en contrebas. Longeant la crête, lui et moi, nous volions à travers le vent. Qui vit jamais pareil cheval !

Face à nous quand nous passions le soleil volait d'étincelles. Dans le grand tourbillon de l'abîme, moitié gris nous et les lacs, le dos noir des aigles volait en arrière, emporté par le vent. Tout en bas se brisaient les glaces en dérive, et pas un bruit qui en parvienne ! Seuls les démons de la tourmente entraient dans la ronde — ils chantaient, ils tournaient quelle danse pour la vue et pour l'ouïe !

ÅSE

Dieu me protège !

PEER GYNT

Alors, de l'escarpé d'un lieu, soudain, s'envola la perdrix des neiges, battant son vol, effarouchée débouchant sous les pieds du bouc du trou où elle était cachée. Le bouc fit un bond en arrière, nous précipitant d'un saut du ciel dans le gouffre, tous les deux !

Åse chancelle et s'appuie à un tronc. Peer Gynt continue.

Derrière nous, les murs noirs du mont, au-dessous, le gouffre sans fond ! Nous croisâmes d'abord la zone des brouillards, nous croisâmes le vol des mouettes qui nous cédant tout l'espace de tous côtés s'enfuirent en criant. Pour nous, chute sans frein, à fond de train ! Mais du fond brillait une tache blanche comme un ventre de renne. Mère, c'était notre propre image qui remontant la paix du lac vers le miroir de l'eau filait à la même vitesse sauvage que notre chute y plongeait.

ÅSE (reprend son souffle)

Peer ! Dieu m'aide... ! Vite, la fin... !

PEER GYNT

Le bouc de l'air, le bouc de l'onde, se cognèrent à la même seconde dans un éclaboussement d'écume. Nous nous débattions dans l'eau pour atteindre le rivage, le rivage du Nord ; le bouc nageait, je m'accrochais — et me voilà —

ÅSE

Et le bouc, dis ?

PEER GYNT

Oh ! le bouc ! Il court encore —

Il claque dans ses doigts, tourne les talons, et ajoute :
Si tu le trouves, il est à toi !

ÅSE

Et tu ne t'es pas cassé le cou ? Pas cassé les deux jambes ? Et pas non plus cassé les côtes ? O Seigneur — louanges et grâces te soient rendues, qui sauvas mon garçon ! — Le pantalon, bien sûr, a son accroc, mais à peine vaut-il qu'on en cause quand on se dit que c'est le pire qu'un pareil saut pouvait produire !

Ells s'arrête tout à coup, le regarde la bouche ouverte avec de grands yeux, ne peut plus trouver ses mots, et pour finir s'écrie :

Oh ! le démon, oh ! l'effronté. Dieu de Dieu, comme tu sais mentir ! Ce morceau que tu me refiles, ça y est, je me souviens l'avoir appris jeune fille, quand j'avais vingt ans. C'est à Gudbrand Glesne que c'est arrivé, tiens, pas à toi !

PEER GYNT

A moi comme à lui. Ça peut bien arriver deux fois.

ÅSE (en colère)

Oui, ça peut se retourner la tête en bas, un mensonge, puis se remettre sur son trente et un et se vêtir de peau neuve, si bien qu'on ne voit plus sa carcasse. C'est bien là ce que tu fais, tout avec fougue et pour la montre, tu t'es paré de tes aigles noirs, sans compter les autres horreurs, tu as menti à tour de bras et tant forgé de frayeurs muettes qu'on finit par ne plus savoir ce qu'on savait depuis toujours.

PEER GYNT

Qu'un autre que toi me parle comme ça, et je l'assomme.

JELINEK Elfried, *Ce qui arriva quand Nora quitta son mari*, 1977
Traduction Louis-Charles Sirjacq - L'Arche édition

Rôle : Nora

Bureau du chef du personnel. Le chef du personnel est assis à sa table de travail. Nora, d'humeur badine, tue le temps, touche à tout, s'assoit parfois un instant, puis bondit et se met à faire les cents pas. Son comportement est en contradiction avec ses vêtements pour le moins esquintés.

NORA.

Je ne suis pas une femme qui a été quittée par son mari, je suis une femme qui est partie de sa propre initiative, ce qui est plus rare. Je suis Nora de la pièce d'Ibsen. À l'heure qu'il est, je fuis les sentiments confus qui m'habitent en me jetant à corps perdu dans un métier.

CHEF DU PERSONNEL.

Au vu de ma position, vous comprendrez qu'un métier n'est pas une fuite mais la tâche de toute une vie.

NORA.

Hors de question que j'entache ma vie ! J'aspire à mon épanouissement personnel.

CHEF DU PERSONNEL.

Avez-vous déjà exercé une tâche particulière ?

NORA.

Je me suis particulièrement exercée aux soins et à l'élevage des vieux, des faibles, des débiles, des malades et des enfants.

CHEF DU PERSONNEL.

Ici nous n'avons ni vieux, ni faibles, ni débiles, ni malades, ni enfants. Nous disposons de machines. Devant la machine, l'être humain se doit de devenir personne, ce n'est qu'ensuite qu'il pourra redevenir quelqu'un. Pour ma part, j'ai choisi d'emblée le plus éprouvant des chemins pour faire carrière.

Nora.

Je veux m'éloigner de cette image de garde-malade, cette petite graine d'entêtement s'est enracinée en moi. Comme ce rideau contraste joliment avec ces murs lugubres et officiels ! Les choses inanimées ont, elles aussi, une âme, c'est ce que je comprends maintenant que je me suis affranchie de mon mariage.

CHEF DU PERSONNEL.

C'est aux employeurs et délégués syndicaux de protéger et de favoriser l'épanouissement personnel des employés de l'entreprise. Avez-vous des certificats ?

NORA.

Mon mari m'aurait certainement délivré le certificat de digne mère et femme au foyer, si je n'avais pas tout fait foirer au dernier moment.

CHEF DU PERSONNEL.

Ici, il faut être recommandé par une tierce personne. Vous ne connaissez donc personne ?

NORA.

Non. Mon époux souhaitait me voir domestique et renfermée, car une femme doit regarder en elle, pas ailleurs, ou jamais ailleurs que son mari.

CHEF DU PERSONNEL.

Ce n'était pas un supérieur hiérarchique légal, ce que je suis, moi.

NORA.

Si, il était un supérieur hiérarchique ! Dans une banque. Un conseil : ne vous laissez pas endurcir comme lui à cause de votre position.

CHEF DU PERSONNEL.

La solitude qui existe au sommet provoque toujours un endurcissement. Pourquoi vous êtes-vous fait la malle ?

NORA.

Je voulais, grâce à mon travail, passer du rang d'objet à celui de sujet. Peut-être pourrais-je, sous les traits de ma personne, apporter un peu de lumière dans une usine lugubre.

CHEF DU PERSONNEL.

Nos espaces de travail sont lumineux et bien aérés.

NORA.

Je veux porter haut la dignité humaine et le droit fondamental à un libre épanouissement de la personnalité.

CHEF DU PERSONNEL.

Vous ne pouvez rien porter car vous avez besoin de vos mains pour des choses plus importantes.

NORA.

Le plus important, c'est que je devienne un être humain.

CHEF DU PERSONNEL.

Nous n'employons que des êtres humains ici ; certains le sont plus, d'autres moins.

NORA.

Moi, il m'a d'abord fallu quitter mon foyer pour devenir un être humain.

CHEF DU PERSONNEL.

Parmi nos employés, beaucoup de femmes feraient des kilomètres pour trouver un foyer. Pourquoi voulez-vous un lieu méconnu ?

NORA.

Mon ancien cadre de vie, je le connais par cœur.

CHEF DU PERSONNEL.

Êtes-vous familière avec la dactylographie ?

NORA.

Oui, avec tout ce qui est paperasserie, crochet, tricot, couture.

CHEF DU PERSONNEL.

Pour qui avez-vous travaillé ? Nom de l'entreprise, adresse, numéro de téléphone.

NORA.

À titre privé.

CHEF DU PERSONNEL.

Privé n'est pas public. Vous devez d'abord devenir publique, ensuite vous pourrez diminuer votre statut d'objet.

NORA.

Je crois que je me prête particulièrement bien aux tâches extraordinaires. J'ai toujours méprisé l'ordinaire.

CHEF DU PERSONNEL.

En quoi seriez-vous prédestinée à l'extraordinaire ?

NORA.

Parce que je suis une femme, des processus biologiques complexes sont à l'œuvre en moi.

CHEF DU PERSONNEL.

Et quelles sont vos qualifications dans ce domaine que vous appelez extraordinaire ?

NORA.

Je suis douée pour les arts et dotée d'une souplesse câline.

CHEF DU PERSONNEL.

Dans ce cas, remariez-vous.

NORA.

Je suis dotée d'une souplesse câline et rebelle, ma personnalité est complexe, j'ai de nombreuses facettes.

CHEF DU PERSONNEL.

Alors ne vous remariez pas.

NORA.

Je me cherche encore.

CHEF DU PERSONNEL.

En travaillant à l'usine, tout le monde se trouve tôt ou tard, l'un ici, l'autre là. Heureusement que je ne suis pas obligé d'y travailler.

NORA.

Je crois que mon cerveau rechigne encore parce qu'il sera peu sollicité en travaillant avec les machines.

CHEF DU PERSONNEL.

Nous n'avons pas besoin de votre cerveau.

NORA.

Il est resté inactif tout au long de mon mariage, alors j'aurais aimé que...

CHEF DU PERSONNEL, *l'interrompt.*

Vos poumons et vos yeux sont-ils sains ? Avez-vous des problèmes dentaires ? Êtes-vous sensible aux courants d'air ?

NORA.

Non. J'ai pris soin de mon corps.

CHEF DU PERSONNEL.

Alors vous pouvez commencer immédiatement. Avez-vous d'autres qualifications que vous auriez oublié de mentionner ?

NORA.

Je n'ai rien mangé depuis des jours.

CHEF DU PERSONNEL.

Mais c'est extraordinaire !

NORA.

Je vais d'abord m'attaquer à l'ordinaire, mais ce n'est qu'une solution provisoire avant de prendre en main l'extraordinaire.

KANE Sarah, Anéantis, scène 4
Traduit par Lucien Marchal - L'Arche édition

Rôle : au choix.

Les mêmes.

LE SOLDAT est étendu près de IAN, le revolver dans la main.
Il s'est brûlé la cervelle.

CATE entre par la porte de la salle de bains, trempée, un bébé dans les bras.
Elle enjambe LE SOLDAT en lui jetant un coup d'œil. Puis elle voit IAN.

CATE.
Tu es un cauchemar.

IAN.
Cate ?

CATE.
Ça s'arrêtera pas.

IAN.
Catie ? Tu es là ?

CATE.
Tout le monde dans la ville pleure.

IAN.
Touche-moi.

CATE.
Les soldats ont pris le contrôle.

IAN.
Ils ont gagné ?

CATE.
La plupart des gens ont laissé tomber.

IAN.
Tu as vu Matthew ?

CATE.
Non.

IAN.
Tu lui diras pour moi ?

CATE.
Il est pas là.

IAN.
Dis-lui –
Dis-lui –

CATE.
Non.

IAN.
Je ne sais pas quoi lui dire.
J'ai frois.
Dis-lui –
T'es là ?

CATE.
Une femme m'a donné son bébé.

IAN.
Tu viens me chercher, Catie ? Tu me punis ou tu me sauves c'est pareil je t'aime Cate dis-lui pour moi fais-le pour moi touche-moi Cate.

CATE.
Je ne sais pas quoi faire de lui.

IAN.
J'ai froid.

CATE.
Il n'arrête pas de pleurer.

IAN.
Dis-lui –

CATE.
JE PEUX PAS.

CATE.
Tu resteras avec moi, Cate ?

CATE.
Non.

IAN.
Pourquoi pas ?

CATE.
Il faut que je rentre très vite.

IAN.
Shaun sait ce qu'on a fait ?

CATE.
Non.

IAN.
Il vaut mieux lui dire.

CATE.
Non.

IAN.

Il saura. Même si tu dis rien.

CATE.

Comment ?

IAN.

A l'odeur. Marchandise avariée. On en veut pas, pas quand on peut avoir quelqu'un de nickel.

CATE.

Qu'est-ce qui est arrivé à tes yeux ?

IAN.

J'ai besoin que tu restes, Cate. Ça sera pas long.

CATE.

Tu sais faire avec les bébés ?

IAN.

Non.

CATE.

Et Matthew ?

IAN.

Il a vingt-quatre ans.

CATE

Quand il est né.

IAN.

Ils chient et ils pleurent. Y a rien à faire.

CATE.

Il saigne.

IAN

Tu veux me toucher ?

CATE.

Non.

IAN.

Comme ça je saurai que tu es là.

CATE.

Tu peux m'entendre.

IAN.

Je te ferai pas mal, je te promets.

Cate va doucement et touche le sommet de sa tête.

IAN.
Aide-moi.

CATE caresse ses cheveux.

IAN.
De toute façon, je serai mort bientôt, Cate.
Et ça fait mal.
Aide-moi à –
Aide-moi –
A en
Finir

CATE retire sa main.

IAN.
Catie ?

CATE.
Il faut que je trouve quelque chose à manger pour le bébé.

IAN.
Tu trouveras rien.

CATE.
Il faut tout de même que je regarde.

IAN.
Ces enculés de salopards ont tout bouffé.

CATE
Il va mourir.

IAN.
Il a besoin du lait de sa mère.

CATE.
Ian.

IAN.
Reste.
Nulle part où aller, où veux-tu aller ?
Salement dangereux toute seule, regarde-moi.
Tu es plus en sécurité ici, avec moi.

CATE réfléchit. Puis elle s'assied avec le bébé à distance de IAN. Il se détend un peu quand il l'entend s'asseoir.

CATE berce le bébé.

IAN.
Pas si mauvais que ça, si mauvais ?

CATE le regarde.

IAN.

Tu m'aideras, Catie ?

CATE.

Je ne vois pas comment.

IAN.

Tu trouves mon revolver ?

CATE réfléchit. Puis se lève et cherche alentour, le bébé dans les bras. Elle aperçoit le revolver dans la main du soldat, elle le regarde intensément un moment.

IAN.

Tu l'as trouvé ?

CATE.

Non.

Elle prend le revolver dans la main du soldat et le tripote. Il s'ouvre d'un seul coup, elle regarde fixement les balles à l'intérieur. Elle les enlève et referme le revolver.

IAN.

Ça y est ?

CATE.

Oui.

IAN.

Je peux l'avoir ?

CATE.

Je crois pas.

IAN.

Catie.

CATE.

Quoi ?

IAN.

Allez.

CATE.

Ne me dis pas ce que je dois faire.

IAN.

Je dis rien, mon amour. Tu peux calmer ce gosse ?

CATE.

Il fait rien. Il a faim.

IAN.

On a tous une sale faim, si je ne me flingue pas, je vais crever de faim.

CATE.

C'est mal de se tuer.

IAN.
Non, c'est pas mal.

CATE.
Dieu n'aimerait pas.

IAN.
Il n'y en a pas.

CATE.
Comment tu sais ?

IAN.
Pas de Dieu. Pas de Père Noël. Pas de fées. Pas de forêt enchantée. Rien, putain de rien.

KOLTÈS Bernard-Marie, Sallinger
Les éditions de minuit.

Rôle : Leslie

LESLIE : Comédien. En âge d'être appelé.

HENRY : Confident de Leslie

Dehors, un grand pont barre l'horizon. Des deux côtés de la rue, où passent les voitures, Leslie à gauche, Henry à droite, sont appuyés contre le mur, se regardant de temps en temps. Leslie se caresse les doigts en souriant.

HENRY. - C'est de la peau, de la vraie ? (*Leslie cache ses mains dans son dos.*) Et qu'est-ce que c'est qui te fait rire ?

LESLIE. – Mais rien, rien.

HENRY – Alors, qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

LESLIE. - Rien, je ne sais pas. Henry...

HENRY. - Vous autres, vous croyez que tout le monde est à votre disposition, qu'on n'a rien d'autre à faire. Eh bien, je m'en vais.

LESLIE. - Tu avais quelque chose d'autre à faire ? Pardon pour cette autre chose que tu as abandonnée.

HENRY. - Je vais rentrer.

LESLIE. - Attends, Henry. Serre-moi la main, d'abord.

HENRY. - Non, je rentre.

LESLIE. - Serre-moi la main, Henry.

HENRY. - Je ne serre jamais la main des gens.

LESLIE. - Tu ne serres pas la main des gens, hein ?

HENRY. - Non, jamais ; je ne serre jamais la main.

LESLIE. - Et pourquoi tu ne serres jamais la main ?

HENRY. - Je trouve cela répugnant.

LESLIE. - Tu trouves cela répugnant, hein ? (*Il traverse la rue, s'approche d'Henry.*)

HENRY. - Oui ; et qu'est-ce qui te fait rire, maintenant ?

LESLIE. - Pourquoi je ris, hein ? Et toi, pourquoi tu ne ris pas ? Qu'est-ce qui t'en empêche ? (*Il lui donne deux claques sur les joues.*) Tu ne ris jamais, non plus, hein ? Pourquoi tu fais cette gueule ? (*Bourrades enjouées*) Tu fais toujours cette gueule, hein ? (*Petites claques, gaies.*)

HENRY. - Leslie, je n'ai aucune envie de...

LESLIE. - Ni rire, ni serrer la main, ni rien, hein ? Henry, tu sais comment on serre la main, chez les Américains du Sud ? Je vais t'apprendre ; attends, je veux seulement te montrer : serrement de main à la latino-américaine. (*Il lui montre.*) Mais ça non plus, tu ne fais jamais ; c'est répugnant, peut-être. Jamais tu n'aimes quelque chose, jamais quelque chose empêche que tu ne fasses cette gueule ? Tu sais ce que je trouve répugnant, moi, la seule chose que je trouve répugnante : je trouve répugnant qu'on trouve tout répugnant. En dehors de cela, rien, j'aime tout, cherche quelque chose que je n'aimerais pas ; imagine. Cherche dans ton crâne la chose détestable que je n'aime pas : tu ne trouveras rien. Les pires, tu veux le savoir, les pires, je leur serrerais la main. Donne-moi un exemple de quelqu'un à qui je ne serrerais pas la main. Eh bien, je les aimerais encore, les pires que tu pourras trouver. Tu ne trouves pas d'exemple dans ta tête, hein ? (*Il retourne de l'autre côté de la rue, se caresse les doigts avec un sourire entendu, tandis qu'Henry, balançant d'une jambe sur l'autre, le regarde par en dessous.*) Écoute : tu cherches une rue à peu près déserte, la nuit. Tu démarres à un coin ; tu regardes à droite, à gauche, derrière, si vraiment aucune personne n'est en vue. Tu t'assures, en ouvrant grand tes grandes oreilles, qu'aucun bruit de pas ne résonne quelque part. Alors tu prends ton souffle, et tu te mets à courir - mais écoute-moi bien, courir vraiment ; et encore, si je dis : vite, je ne t'aurai pas dit l'essentiel ; il faut courir à perdre haleine, courir d'une course déchaînée, fuir, voilà le mot. Si tu cours d'une course de fuite dans une rue déserte, sans aucun risque d'échec, ouvre bien grand tous tes sens à la fois : et cela y est, tu sens les flics dans ton dos ; le bruit de leurs pas apparaît, par magie. Bien sûr, si tu t'arrêtes alors, et que tu te retournes avec un regard précis du genre : voyons si ce Leslie ne m'a pas raconté de blagues, c'est que tu es un pauvre type, et qu'il n'y aura pas l'ombre d'un flic derrière toi. Mais par contre, si tu écoutes bien ce que je dis, si tu cours, cours, cours, à en avoir les larmes dans tes petits yeux, que tu fuis comme un fou dans la rue déserte jusqu'à ce que les jambes te manquent, tu sentiras bientôt leur souffle dans ton cou, et puis que l'on te prend par l'épaule, qu'on te happe, qu'on te décolle du sol, qu'on tient Henry à bout de bras. Ferme les yeux, attends qu'on t'ait pris nettement un bras, que l'on te l'ait tordu dans le dos jusqu'à ce que cela fasse mal, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de doute possible. Alors seulement tu ouvres les yeux, et je m'en porte garant, Henry : tu verras la gueule d'un flic tout près de toi, et voilà : je te fais apparaître, à volonté, dans ton petit crâne, la pire des personnes devant laquelle tu peux te trouver.

(...)

MARIVAUX, *L'île des esclaves*, 1725, scène 1
Édition de poche, Collection Folio classique

Rôle : Arlequin

IPHICRATE, *s'avance tristement sur le théâtre avec Arlequin*
Arlequin ?

ARLEQUIN, *avec une bouteille de vin qu'il a à sa ceinture*
Mon patron !

IPHICRATE
Que deviendrons-nous dans cette île ?

ARLEQUIN
Nous deviendrons maigres, étiques, et puis morts de faim ; voilà mon sentiment et notre histoire.

IPHICRATE
Nous sommes seuls échappés du naufrage ; tous nos camarades ont péri, et j'envie maintenant leur sort.

ARLEQUIN
Hélas ! Ils sont noyés dans la mer, et nous avons la même commodité.

IPHICRATE
Dis-moi ; quand notre vaisseau s'est brisé contre le rocher, quelques-uns des nôtres ont eu le temps de se jeter dans la chaloupe ; il est vrai que les vagues l'ont enveloppée, je ne sais ce qu'elle est devenue ; mais peut-être auront-ils eu le bonheur d'aborder en quelque endroit de l'île, et je suis d'avis que nous les cherchions.

ARLEQUIN
Cherchons, il n'y a pas de mal à cela ; mais reposons-nous auparavant pour boire un petit coup d'eau-de-vie : j'ai sauvé ma pauvre bouteille, la voilà ; j'en boirai les deux tiers, comme de raison, et puis je vous donnerai le reste.

IPHICRATE
Eh, ne perdons point de temps, suis-moi, ne négligeons rien pour nous tirer d'ici ; si je ne me sauve, je suis perdu, je ne reverrai jamais Athènes, car nous sommes dans l'île des Esclaves.

ARLEQUIN
Oh, oh ! Qu'est-ce que c'est que cette race-là ?

IPHICRATE
Ce sont des esclaves de la Grèce révoltés contre leurs maîtres, et qui depuis cent ans sont venus s'établir dans une île, et je crois que c'est ici : tiens, voici sans doute quelques-unes de leurs cases ; et leur coutume, mon cher Arlequin, est de tuer tous les maîtres qu'ils rencontrent, ou de les jeter dans l'esclavage.

ARLEQUIN
Eh ! chaque pays a sa coutume : ils tuent les maîtres, à la bonne heure, je l'ai entendu dire aussi ; mais on dit qu'ils ne font rien aux esclaves comme moi.

IPHICRATE

Cela est vrai.

ARLEQUIN

Eh ! encore vit-on.

IPHICRATE

Mais je suis en danger de perdre la liberté, et peut-être la vie ; Arlequin, cela ne te suffit-il pas pour me plaindre.

ARLEQUIN, *prenant sa bouteille pour boire*

Ah ! Je vous plains de tout mon cœur, cela est juste.

IPHICRATE

Suis-moi donc.

ARLEQUIN, *siffle*

Hu, hu, hu.

IPHICRATE

Comment donc, que veux-tu dire ?

ARLEQUIN, *distrain, chante*

Tala ta lara.

IPHICRATE

Parle donc, as-tu perdu l'esprit, à quoi penses-tu ?

ARLEQUIN, *riant*

Ah, ah, ah, Monsieur Iphicrate, la drôle d'aventure ; je vous plains, par ma foi, mais je ne saurais m'empêcher d'en rire.

IPHICRATE, ~~à part les premiers mots. Le coquin abuse de ma situation, j'ai mal fait de lui dire où nous sommes. Haut.~~

Arlequin, ta gaieté ne vient pas à propos, marchons de ce côté.

ARLEQUIN

J'ai les jambes si engourdies.

IPHICRATE

Avançons, je t'en prie.

ARLEQUIN

Je t'en prie, je t'en prie ; comme vous êtes civil et poli ; c'est l'air du pays qui fait cela.

IPHICRATE

Allons, hâtons-nous, faisons seulement une demi-lieue sur la côte pour chercher notre chaloupe, que nous trouverons peut-être avec une partie de nos gens ; et en ce cas-là, nous nous rembarquerons avec eux.

ARLEQUIN, *en badinant.*

Badin ! comme vous tournez cela !

(Il chante) L'embarquement est divin

Quand on vogue, vogue, vogue,

L'embarquement est divin

Quand on vogue avec Catin.

IPHICRATE, *retenant sa colère*
Mais je ne te comprends point, mon cher Arlequin.

ARLEQUIN
Mon cher patron, vos compliments me charment ; vous avez coutume de m'en faire à coups de gourdin qui ne valent pas ceux-là ; et le gourdin est dans la chaloupe.

IPHICRATE
Eh ne sais-tu pas que je t'aime ?

ARLEQUIN
Oui ; mais les marques de votre amitié tombent toujours sur mes épaules, et cela est mal placé. Ainsi tenez, pour ce qui est de nos gens, que le ciel les bénisse ; s'ils sont morts, en voilà pour longtemps ; s'ils sont en vie, cela se passera, et je m'en goberge.

IPHICRATE, *un peu ému*
Mais j'ai besoin d'eux, moi.

ARLEQUIN, *indifféremment*
Oh ! cela se peut bien, chacun a ses affaires ; que je ne vous dérange pas !

IPHICRATE
Esclave insolent !

ARLEQUIN, *riant*
Ah ah ! vous parlez la langue d'Athènes ; mauvais jargon que je n'entends plus.

IPHICRATE
Méconnais-tu ton maître, et n'es-tu plus mon esclave ?

ARLEQUIN, *se reculant d'un air sérieux*
Je l'ai été, je le confesse à ta honte ; mais va, je te le pardonne : les hommes ne valent rien. Dans le pays d'Athènes j'étais ton esclave, tu me traitais comme un pauvre animal, et tu disais que cela était juste, parce que tu étais le plus fort : eh bien, Iphicrate, tu vas trouver ici plus fort que toi ; on va te faire esclave à ton tour ; on te dira aussi que cela est juste, et nous verrons ce que tu penses de cette justice-là ; tu m'en diras ton sentiment, je t'attends là. Quand tu auras souffert, tu seras plus raisonnable ; tu sauras mieux ce qu'il est de faire souffrir aux autres. Tout en irait mieux dans le monde, si ceux qui te ressemblent recevaient la même leçon que toi. Adieu, mon ami, je vais trouver mes camarades et tes maîtres.

Il s'éloigne.

IPHICRATE, *au désespoir, courant après lui l'épée à la main*
Juste ciel ! Peut-on être plus malheureux et plus outragé que je le suis ? Misérable, tu ne mérites pas de vivre.

ARLEQUIN
~~Doucement ; tes forces sont bien diminuées, car je ne t'obéis plus, prends-y garde.~~

Notes :
Etique : Fièvre étique, fièvre habituelle qui amaigrit le corps. On dit aujourd'hui fièvre hectique. Par extension, très maigre. Corps, visage étique.

Goberger (se) : Prendre ses aises, se divertir, se moquer.

MOLIÈRE, Tartuffe, 1669
Folio classique ou autre

Rôle : au choix.

SCÈNE III.
Dorine, Mariane

DORINE.
Avez-vous donc perdu, dites-moi, la parole,
Et faut-il qu'en ceci je fasse votre rôle ?
Souffrir qu'on vous propose un projet insensé,
Sans que du moindre mot vous l'ayez repoussé !

MARIANE.
Contre un père absolu que veux-tu que je fasse ?

DORINE.
Ce qu'il faut pour parer une telle menace.

MARIANE.
Quoi ?

DORINE.
Lui dire qu'un cœur n'aime point par autrui,
Que vous vous mariez pour vous, non pas pour lui,
Qu'étant celle pour qui se fait toute l'affaire,
C'est à vous, non à lui, que le mari doit plaire,
Et que si son Tartuffe est pour lui si charmant,
Il le peut épouser sans nul empêchement.

MARIANE.
Un père, je l'avoue, a sur nous tant d'empire,
Que je n'ai jamais eu la force de rien dire.

DORINE.
Mais raisonnons. Valère a fait pour vous des pas :
L'aimez-vous, je vous prie, ou ne l'aimez-vous pas ?

MARIANE.
Ah ! Qu'envers mon amour ton injustice est grande,
Dorine ! Me dois-tu faire cette demande ?
T'ai-je pas là-dessus ouvert cent fois mon cœur,
Et sais-tu pas pour lui jusqu'où va mon ardeur ?

DORINE.
Que sais-je si le cœur a parlé par la bouche,
Et si c'est tout de bon que cet amant vous touche ?

MARIANE.
Tu me fais un grand tort, Dorine, d'en douter,
Et mes vrais sentiments ont su trop éclater.

DORINE.
Enfin, vous l'aimez donc ?

MARIANE.
Oui, d'une ardeur extrême.

DORINE.
Et selon l'apparence il vous aime de même ?

MARIANE.
Je le crois.

DORINE.
Et tous deux brûlez également
De vous voir mariés ensemble ?

MARIANE.
Assurément.

DORINE.
Sur cette autre union quelle est donc votre attente ?

MARIANE.
De me donner la mort si l'on me violente.

DORINE.
Fort bien : c'est un recours où je ne songeais pas ;
Vous n'avez qu'à mourir pour sortir d'embarras ;
Le remède sans doute est merveilleux. J'enrage
Lorsque j'entends tenir ces sortes de langage.

MARIANE.
Mon Dieu ! de quelle humeur, Dorine, tu te rends !
Tu ne compatis point aux déplaisirs des gens.

DORINE.
Je ne compatis point à qui dit des sonnettes
Et dans l'occasion mollit comme vous faites.

MARIANE.
Mais que veux-tu ? si j'ai de la timidité.

~~DORINE.
Mais l'amour dans un cœur veut de la fermeté.~~

~~MARIANE.
Mais n'en gardai-je pas pour les feux de Valère ?
Et n'est-ce pas à lui de m'obtenir d'un père ?~~

~~DORINE.
Mais quoi ? si votre père est un bourru fieffé,
Qui s'est de son Tartuffe entièrement coiffé
Et manque à l'union qu'il avait arrêtée,
La faute à votre amant doit-elle être imputée ?~~

~~MARIANE.
Mais par un haut refus et d'éclatants mépris
Feraï-je dans mon choix voir un cœur trop épris ?~~

~~Sortirai je pour lui, quelque éclat dont il brille,
De la pudeur du sexe et du devoir de fille ?
Et veux tu que mes feux par le monde étalés...?~~

DORINE.

Non, non, je ne veux rien. Je vois que vous voulez
Être à Monsieur Tartuffe, et j'aurais, quand j'y pense,
Tort de vous détourner d'une telle alliance.
Quelle raison aurais-je à combattre vos vœux ?
Le parti de soi-même est fort avantageux.
Monsieur Tartuffe ! oh ! oh ! n'est-ce rien qu'on propose ?
Certes Monsieur Tartuffe, à bien prendre la chose,
N'est pas un homme, non, qui se mouche du pied,
Et ce n'est pas peu d'heur que d'être sa moitié.
Tout le monde déjà de gloire le couronne ;
Il est noble chez lui, bien fait de sa personne ;
Il a l'oreille rouge et le teint bien fleuri :
Vous vivrez trop contente avec un tel mari.

MARIANE.

Mon Dieu !...

DORINE.

Quelle allégresse aurez-vous dans votre âme,
Quand d'un époux si beau vous vous verrez la femme !

MARIANE.

Ha ! cesse, je te prie, un semblable discours,
Et contre cet hymen ouvre-moi du secours.
C'en est fait, je me rends, et suis prête à tout faire.

DORINE.

Non, il faut qu'une fille obéisse à son père,
Voulût-il lui donner un singe pour époux.
Votre sort est fort beau : de quoi vous plaignez-vous ?
~~De quoi vous plaignez-vous ?
Vous irez par le coche en sa petite ville,
Qu'en oncles et cousins vous trouverez fertile,
Et vous vous plairez fort à les entretenir.
D'abord chez le beau monde on vous fera venir ;
Vous irez visiter, pour votre bienvenue,
Madame la baillive et Madame l'élue,
Qui d'un siège pliant vous feront honorer.
Là, dans le carnaval, vous pourrez espérer
Le bal et la grand'bande, à savoir, deux musettes,
Et parfois Fagotin et les marionnettes,
Si pourtant votre époux....~~

MARIANE.

Ah ! Tu me fais mourir.
De tes conseils plutôt songe à me secourir.

DORINE.

Je suis votre servante.

MARIANE.
Eh ! Dorine, de grâce....

DORINE.
Il faut, pour vous punir, que cette affaire passe.

MARIANE.
Ma pauvre fille !

DORINE.
Non.

MARIANE.
Si mes vœux déclarés....

DORINE.
Point : Tartuffe est votre homme, et vous en tâterez.

MARIANE.
Tu sais qu'à toi toujours je me suis confiée :
Fais-moi....

DORINE.
Non, vous serez, ma foi ! Tartuffiée.

MARIANE.
Hé bien ! puisque mon sort ne saurait t'émouvoir,
Laisse-moi désormais toute à mon désespoir :
C'est de lui que mon cœur empruntera de l'aide,
Et je sais de mes maux l'infailible remède.
Elle veut s'en aller.

DORINE.
Hé ! là, là, revenez. Je quitte mon courroux.
Il faut, nonobstant tout, avoir pitié de vous.

MARIANE.
Vois-tu, si l'on m'expose à ce cruel martyre,
Je te le dis, Dorine, il faudra que j'expire.

DORINE.
Ne vous tourmentez point. On peut adroitement
Empêcher.... Mais voici Valère, votre amant.

RACINE, *Britannicus*, 1669, acte II, scène 2
Edition de poche de Georges Forestier, Collection Folio classique, 2015

Rôle : Néron

NARCISSE

Grâces aux dieux, Seigneur, Junie entre vos mains
Vous assure aujourd'hui le reste des Romains.
Vos ennemis, déçus de leur vaine espérance,
Sont allés chez Pallas pleurer leur impuissance.
Mais que vois-je ? Vous-même, inquiet, étonné,
Plus que Britannicus paraissez consterné.
Que présage à mes yeux cette tristesse obscure,
Et ces sombres regards errant à l'aventure ?
Tout vous rit : la fortune obéit à vos vœux.

NERON

Narcisse, c'en est fait, Néron est amoureux.

NARCISSE

Vous !

NERON

Depuis un moment ; mais pour toute ma vie,
J'aime, que dis-je aimer, j'idolâtre Junie.

NARCISSE

Vous l'aimez !

NERON

Excité d'un désir curieux,
Cette nuit je l'ai vue arriver en ces lieux,
Triste, levant au ciel ses yeux mouillés de larmes,
Qui brillaient au travers des flambeaux et des armes,
Belle, sans ornement, dans le simple appareil
D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil.
Que veux-tu ? Je ne sais si cette négligence,
Les ombres, les flambeaux, les cris et le silence,
Et le farouche aspect de ses fiers ravisseurs,
Relevaient de ses yeux les timides douceurs,
Quoi qu'il en soit, ravi d'une si belle vue,
J'ai voulu lui parler, et ma voix s'est perdue :
Immobile, saisi d'un long étonnement,
Je l'ai laissé passer dans son appartement.
J'ai passé dans le mien. C'est là que, solitaire,
De son image en vain j'ai voulu me distraire.
Trop présente à mes yeux je croyais lui parler ;
J'aimais jusqu'à ses pleurs que je faisais couler.
Quelquefois, mais trop tard, je lui demandais grâce :
J'employais les soupirs, et même la menace.
Voilà comme, occupé de mon nouvel amour,
Mes yeux, sans se fermer, ont attendu le jour.
Mais je m'en fais peut-être une trop belle image :
Elle m'est apparue avec trop davantage :
Narcisse, qu'en dis-tu ?

NARCISSE

Quoi, Seigneur ! croira-t-on
Qu'elle ait pu si longtemps se cacher à Néron ?

NERON

Tu le sais bien, Narcisse. Et que sa colère
M'imputât le malheur qui lui ravit son frère ;
Soit que son cœur, jaloux d'une austère fierté,
Enviât à nos yeux sa naissante beauté ;
Fidèle à sa douleur, et dans l'ombre enfermée,
Elle se dérobaît même à sa renommée :
Et c'est cette vertu, si nouvelle à la cour,
Dont la persévérance irrite mon amour.
Quoi ? Narcisse, tandis qu'il n'est point de Romaine
Que mon amour n'honore et ne rende plus vaine,
Qui, dès qu'à ses regards elle ose se fier,
Sur le cœur de César ne les vienne essayer,
Seule, dans son palais, la modeste Junie
Regarde leurs honneurs comme une ignominie,
Fuit, et ne daigne pas peut-être s'informer
Si César est aimable ou bien s'il sait aimer !
Dis-moi : Britannicus l'aime-t-il ?

NARCISSE

Quoi ! s'il l'aime,
Seigneur ?

NERON

Si jeune encor, se connaît-il lui-même ?
D'un regard enchanteur connaît-il le poison ?

NARCISSE

Seigneur, l'amour toujours n'attend pas la raison.
N'en doutez point, il l'aime. Instruits par tant de charmes,
Ses yeux sont déjà faits à l'usage des larmes ;
A ses moindres désirs il sait s'accommoder ;
Et peut-être déjà sait-il persuader.

NERON

Que dis-tu ? Sur son cœur il aurait quelque empire ?

NARCISSE

Je ne sais. Mais, Seigneur, ce que je puis vous dire,
Je l'ai vu quelquefois s'arracher de ces lieux,
Le cœur plein d'un courroux qu'il cachait à vos yeux ;
D'une cour qui le fuit pleurant l'ingratitude,
Las de votre grandeur et de sa servitude,
Entre l'impatience et la crainte flottant,
Il allait voir Junie, et revenait content.

NERON

D'autant plus malheureux qu'il aura su lui plaire,
Narcisse, il doit plutôt souhaiter sa colère :
Néron impunément ne sera pas jaloux.

SARRAUTE Nathalie, *Pour un oui pour un non*, 1982
Edition Folio

Rôle : au choix.

H. 1 : Écoute, je voulais te demander... C'est un peu pour ça que je suis venu... je voudrais savoir... que s'est-il passé ? Qu'est-ce que tu as contre moi ?

H. 2 : Mais rien... Pourquoi ?

H. 1 : Oh, je ne sais pas... Il me semble que tu t'éloignes... tu ne fais plus jamais signe... il faut toujours que ce soit moi...

H. 2 : Tu sais bien : je prends rarement l'initiative, j'ai peur de déranger.

H. -1 : Mais pas avec moi ? Tu sais que je te le dirais... Nous n'en sommes tout de même pas là... Non, je sens qu'il y a quelque chose...

H. 2 : Mais que veux-tu qu'il y ait ?

H. 1 : C'est justement ce que je me demande. J'ai beau chercher... jamais... depuis tant d'années... il n'y a jamais rien eu entre nous... rien dont je me souviens... (...) Alors ?

H. 2, *hausse les épaules* : ... Alors... que veux-tu que je te dise !

H. 1 : Si, dis-moi... je te connais trop bien : il y a quelque chose de changé... Tu étais toujours à une certaine distance... de tout le monde, du reste... mais maintenant avec moi... encore l'autre jour, au téléphone... tu étais à l'autre bout du monde... ça me fait de la peine, tu sais...

H. 2, *dans un élan* : Mais moi aussi, figure-toi...

H. 1 : Ah tu vois, j'ai donc raison...

H. 2 : Que veux-tu... je t'aime tout autant, tu sais... ne crois pas ça... mais c'est plus fort que moi...

H. 1 : Qu'est-ce qui est plus fort ? Pourquoi ne veux-tu pas le dire ? Il y a donc eu quelque chose...

H. 2 : Non... vraiment rien... Rien qu'on puisse dire...

H. 1 : Essaie quand même...

H. 2 : Oh non... je ne veux pas...

H. 1 : Pourquoi ? Dis-moi pourquoi ?

H. 2 : Non, ne me force pas...

H. 1 : C'est donc si terrible ?

H. 2 : Non, pas terrible... ce n'est pas ça...

H. 1 : Mais qu'est-ce que c'est, alors ?

H. 2 : C'est... c'est plutôt que ce n'est rien... ce qui s'appelle rien... ce qu'on appelle ainsi... en parler seulement, évoquer ça... ça peut vous entraîner... de quoi on aurait l'air ? Personne, du reste... personne ne l'ose... on n'en entend jamais parler...

H. 1 : Eh bien, je te demande au nom de tout ce que tu prétends que j'ai été pour toi... au nom de ta mère... de nos parents... je t'adjure solennellement, tu ne peux plus reculer... Qu'est-ce qu'il y a eu ? Dis-le... tu me dois ça...

H. 2, *piteusement* : Je te dis : ce n'est rien qu'on puisse dire...rien dont il soit permis de parler...

H. 1 : Allons, vas-y ...

H. 2 : Eh bien, c'est juste des mots...

H. 1 : Des mots ? Entre nous ? Ne me dis pas qu'on a eu des mots... ce n'est pas possible... et je m'en serais souvenu...

H. 2 : Non, pas des mots comme ça... d'autres mots... pas ceux dont on dit qu'on les a « eus » ... Des mots qu'on n'a pas « eus », justement... On ne sait pas comment ils vous viennent...

H. 1 : Lesquels ? Quels mots ? Tu me fais languir... tu me taquines...

H. 2 : Mais non, je ne te taquine pas... Mais si je te les dis...

H. 1 : Alors ? Qu'est-ce qui se passera ? Tu me dis que ce n'est rien...

H. 2 : Mais justement, ce n'est rien... Et c'est à cause de ce rien...

H. 1 : Ah on y arrive... C'est à cause de ce rien que tu t'es éloigné ? Que tu as voulu rompre avec moi ?

H. 2, *soupire* : Oui... c'est à cause de ça... Tu ne comprendras jamais... Personne, du reste, ne pourra comprendre...

H. 1 : Essaie toujours... Je ne suis pas si obtus...

H. 2 : Oh si... pour ça, tu l'es. Vous l'êtes tous, du reste.

H. 1 : Alors, chiche... on verra

H. 2 : Eh bien... tu m'as dit il y a quelque temps... tu m'as dit... quand je me suis vanté de je ne sais plus quoi... de je ne sais plus quel succès... oui... dérisoire... quand je t'en ai parlé... tu m'as dit : « C'est bien... ça... »

H. 1 : Répète-le, je t'en prie... j'ai dû mal entendre.

H. 2, *prenant courage* : Tu m'as dit : « C'est bien... ça... » Juste avec ce suspens... cet accent...

H. 1 : Ce n'est pas vrai. Ça ne peut pas être ça... ce n'est pas possible...

H. 2 : Tu vois, je te l'avais bien dit... à quoi bon ?...

H. 1 : Non mais vraiment, ce n'est pas une plaisanterie ? Tu parles sérieusement ?

H. 2 : Oui. Très. Très sérieusement.

H. 1 : Écoute, dis-moi si je rêve... si je me trompe... Tu m'aurais fait part d'une réussite... quelle réussite d'ailleurs...

H. 2 : Oh peu importe... une réussite quelconque...

H. 1 : Et alors je t'aurais dit : « C'est bien, ça ? »

H. 2, *soupire* : Pas tout à fait ainsi... il y avait entre « C'est bien » et « ça » un intervalle plus grand : « C'est biiien... ça... » Un accent mis sur « bien » ... un étirement : « biiien... » et un suspens avant que « ça » arrive... ce n'est pas sans importance.

SCHWAB Werner, *La Ravissante Ronde*, 1993
Traduction Michael Bugdahn et Mike Sens
Edition L'Arche

Rôle : au choix.

Coiffeuse : Que vous choisissiez juste le mardi gras pour vous faire embellir votre magnifique chevelure abondante, c'est quand même un signe qui saute aux yeux. *Rit.*

Employé : Le Carnaval jette sur les gens un œil éblouissant qui pour l'instant est encore tout souriant, mais qui peut très facilement se lancer dans le sérieux, lorsque mercredi la vie répandra ses cendres.

Coiffeuse : Dites donc vous êtes une coiffure vraiment intelligente, et aujourd'hui vous êtes en plus si communicatif, alors qu'avant vous n'avez jamais voulu avoir un échange amical du langage sous ma coupure de vos cheveux.

Employé : Mon œil interne par contre, il y a longtemps qu'il vous a dans son collimateur à long terme, mademoiselle. Je suis quelqu'un qui cherche, voyez-vous, quelqu'un qui choisit avec soin. Il y a des choses qui nous appartiennent si on les fixationnent assez longtemps du regard.

Coiffeuse : Eh ben, c'est que vous me fichez une drôle de frousse ce Mardi gras.

Employé : Nous allons devoir entrer en plus ample connaissance avec vous, chère mademoiselle, parce que le projet en a décidé ainsi. Car un beau jour chère Mademoiselle, ma coupe de cheveux ne me coûtera forcément plus rien.

Coiffeuse : À mon goût vous êtes déjà un brin trop joyeusement sérieux cher monsieur. C'est vrai que le Mardi gras se laisse aller à beaucoup de choses, mais il ne faut pas exagérer et vendre la peau du mercredi des Cendres avant l'heure. *Le coiffe énergiquement.*

~~Employé : Les grands projets, le forgeron les forge sous le bonnet de feu. En tant que pensée c'est une nouvelle invention. Il faut que vous pussiez être fière de moi.~~

~~Coiffeuse : Fière...de vous ? Mais vous ne m'appartenez quand même en aucune façon.~~

~~Employé : Vous en revanche, vous appartenez à mon humanité totale, mais il vous faudra sans doute du temps pour vous rendre compte de votre attachement.~~

Coiffeuse, *irritée*. Mais qu'est-ce que c'est que cette exagération gonflée aujourd'hui ? Un homme aussi sympathique que vous..., faut dire que vous ne vous trouvez plus dans les limites de la distinction maintenant, vu la manière dont vous vous conduisez sous votre chevelure. Moi aussi je suis tout de même un véritable être humain.

Employé : Je le sais bien enfin. Mais franchement, que te reste-t-il donc d'autre que d'épouser le type que je suis... autrement tu serais perdu comme une tortue à la montagne. Tu t'habitueras à tout. Même la mort nous liera.

Coiffeuse : Je ne veux pas...je ne veux pas du tout...

Employé : Cherche le calme à présent et la joie en toi. Reçois ce signe...
Il met sa main dans son pantalon, en sort sa petite queue en plastique et la lui remet solennellement. Elle regarde la chose le temps d'un fou rire et la lui rend. Ahuri, il la remet dans son pantalon.

Coiffeuse : Et cette petite farce de Carnaval, tu aurais voulu me la refourguer à perpète, espèce de chapelle grotesque sans clocher ?

Employé : Rien du tout... je n'ai rien prétendu du tout... rien du tout. De toute manière, c'est si vulgaire, ces rapports totaux de sexualité et tout ça. Du reste ce qui se rapporte au sexe n'est nullement un général, c'est tout au plus un petit chef de section à l'armée de la vie.

Coiffeuse, *recommence à s'occuper de ses cheveux* : Si tu as une gueule aussi colossalement grande, alors il te faut également un homme grand et puissamment à la hauteur dans son pantalon.

Employé : Je vous demande pardon et votre soumission seulement par la suite à venir. Vous allez finir par m'enrôler dans votre compréhension, mademoiselle. ~~C'est que la vie s'arrondit quand on la truffe d'une intimité confortable. Je n'avais nullement l'intention de renverser votre sous-ventrité. Mais une future famille doit quand même faire ses débuts avec un véritable érotisme, sinon la vie entière ne tient pas le coup d'un mariage. Vous me pardonnez, mademoiselle ? Enfin, dites quelque chose...~~

Coiffeuse *lui passe un vigoureux coup de peigne* : Vous gagnez beaucoup dans votre situation qui vous fournit du travail ?

Employé : Mon travail me cède un argent superbe. Je suis tout seul avec mon argent, parce qu'il n'est pas en mesure de travailler sur l'avenir conjointement avec une jeune femme en bonne santé.

Coiffeuse : Bon, peut-être bien qu'on pourrait tout de même faire ressortir un petit quelque chose de cette histoire de Mardi gras.

Employé : Vous croyez vraiment, Mademoiselle ? Vous acceptez finalement de devenir la chère et tendre de ma propre joie de l'avenir ?

Coiffeuse : Je pourrais bien sûr vouloir y réfléchir, à condition qu'on veuille bien imaginer un avenir beautéfique.

Employé : Dites-moi un oui. Je vous implore du fond de la totalité de mon coeur de me céder votre bénédiction.

Coiffeuse : Bon, si Dieu le veut..., allez passe-moi ça.

Employé : Merci, merci, tu ne regretteras rien dans cette liaison.

Il ouvre sa braguette et lui remet sa queue en plastique. Elle soulève sa blouse de travail et de l'enfonce. Il se tortille sur le fauteuil, elle finit de le coiffer en gémissant.

Coiffeuse. Voilà Monsieur, la coupe en a terminé. *Lui rend sa queue*. Aujourd'hui les cheveux sont gratuits. Bientôt je démissionnerai des cheveux des gens et j'atteindrai un mariage. *Lui passe avec beaucoup de soin un coup de brosse.*

Employé se place devant la glace et se regarde avec vanité. Parfait chère mademoiselle, une fois de plus vous avez surpassé de loin votre savoir-faire. *S'apprête à partir*. Bien, alors à demain ou plutôt à la semaine prochaine. Ciao !

Coiffeuse, *bouche bée*. À... demain... à... bientôt.

SHAKESPEARE, *Richard III*, acte I scène 2
Traduction François Victor Hugo/ Folio classique ou autre

Rôle : au choix.

Londres. Une autre rue.

Des GENTILSHOMMES entrent, portant, entre deux haies de hallebardiers, le corps du ROI HENRY VI, déposé dans un cercueil ouvert. LADY ANNE conduit le deuil.

LADY ANNE, aux gentilshommes. — Déposez, déposez votre honorable fardeau, si toutefois l'honneur peut être enseveli dans un cercueil ; laissez-moi me répandre en lamentations funèbres sur la chute prématurée du vertueux Lancastre. (La procession s'arrête. Les gentilshommes posent le cercueil à terre.)

Pauvre image glacée d'un saint roi ! Pâles cendres de la maison de Lancastre ! Restes ensanglantés de ce sang royal ! Qu'il me soit permis de supplier ton ombre d'entendre les cris de la pauvre Anne, la femme de ton Edouard, de ton fils assassiné, poignardé par la même main qui t'a fait ces blessures !

Tiens ! par ces fenêtres d'où ta vie s'échappe, je verse le baume inefficace de mes pauvres yeux. Oh ! maudite soit la main qui t'a fait ces trous ! maudit, le cœur qui a eu ce cœur-là ! maudit, le sang qui a fait couler ce sang ! Puissent, sur l'odieux misérable qui nous rend misérables par ta mort, tomber des calamités plus terribles que je n'en puis souhaiter aux serpents, aux araignées, aux crapauds, à tous les reptiles venimeux qui vivent ! Si jamais il a un enfant, que cet enfant soit un avorton prodigieux, venu au jour avant terme, qui, par son aspect hideux et contre nature, épouvante à première vue sa mère pleine d'espoir, et soit l'héritier de son malheur, à lui ! Si jamais il a une femme, qu'elle devienne, par sa mort, plus malheureuse que je ne le suis par celle de mon jeune seigneur et par la tienne ! Allons ! marchez maintenant vers Chertsey avec le saint fardeau que vous avez emporté de Saint-Paul pour être enterré là. Et, chaque fois que son poids vous fatiguera, reposez-vous, tandis que je me lamenterai sur le cadavre du roi Henry.

(Les porteurs enlèvent le corps et se mettent en marche.)

Entre Gloucester.

GLOUCESTER, se plaçant devant le cortège. - Arrêtez, vous qui portez le corps, et posez-le à terre.

LADY ANNE. - Quel noir magicien évoque ici ce démon pour empêcher les actes charitables du dévouement ?

GLOUCESTER. - Manants, déposez le cadavre, ou, par saint Paul, je ferai un cadavre de qui désobéira.

PREMIER GENTILHOMME. - Milord, retirez-vous et laissez passer le cercueil.

GLOUCESTER. — Chien malappris ! arrête donc quand je le commande. Lève ta hallebarde plus haut que ma poitrine, ou, par saint Paul, je t'abats à mes pieds, et je t'écrase, gueux, pour ta hardiesse.

(Les porteurs déposent le corps.)

LADY ANNE. - Quoi ! vous tremblez ? Vous avez tous peur ? Hélas, je ne vous blâme pas, car vous êtes mortels, et les yeux mortels ne peuvent pas endurer le démon. Arrière, toi, horrible ministre de l'enfer ! Tu n'avais de pouvoir que sur son corps mortel. Son âme, tu ne peux l'avoir. Ainsi, va-t'en !

GLOUCESTER. - Douce sainte, au nom de la charité, moins de malédictions !

LADY ANNE. - Hideux démon, au nom de Dieu, hors d'ici ! Ne nous trouble pas. Tu as fait ton enfer de la terre heureuse. Tu l'as remplie d'imprécations et de blasphèmes profonds. Si tu aimes à contempler tes actes affreux, regarde ce chef-d'œuvre de tes boucheries ! Oh ! messieurs, voyez, voyez ! Les blessures de Henry mort ouvrent leurs bouches glacées et saignent de nouveau !

~~Rougis, rougis, amas de noires difformités, car c'est ta présence qui aspire le sang de ces veines froides et vides où le sang n'est plus. Ton forfait, inhumain, monstrueux, provoque ce déluge monstrueux. O Dieu, qui fis ce sang, venge cette mort!~~

O terre, qui bois ce sang, venge cette mort ! Ciel, foudroie le meurtrier de tes éclairs ; ou bien, terre, ouvre ta gueule béante, et avale-le vivant, comme tu engloutis le sang de ce bon roi qu'a égorgé son bras gouverné par l'enfer !

GLOUCESTER. - Belle dame, vous ne connaissez pas les règles de la charité, qui rend le bien pour le mal, les bénédictions pour les malédictions !

LADY ANNE. - Scélérat, tu ne connais aucune loi, ni divine, ni humaine : il n'est pas de bête si féroce qui ne connaisse l'impression de la pitié.

GLOUCESTER. - Je ne la connais pas, je ne suis donc pas une bête.

LADY ANNE. - O miracle ! entendre les démons dire la vérité !

GLOUCESTER. - Miracle plus grand, voir les anges si furieux ! Veuillez permettre, perfection divine de la femme, que je me justifie à loisir de ces crimes supposés.

LADY ANNE. - Veuille toi-même, infection gangrenée de l'homme, permettre que, pour ces crimes reconnus, je maudisse à loisir ta maudite personne.

GLOUCESTER. - Beauté que la langue ne peut décrire, donne-moi patiemment le temps de m'excuser.

LADY ANNE. - Monstre que la pensée ne peut rêver, tu n'as plus, pour excuse valable, qu'à te pendre.

GLOUCESTER. - Par un pareil désespoir, je m'accuserais moi-même.

LADY ANNE. - Non ! par ce désespoir, tu t'excuserais, en vengeant dignement sur toi-même tant d'autres indignement assassinés par toi.

GLOUCESTER. - Et si je ne les avais pas assassinés ?

LADY ANNE. - Eh bien, ils ne seraient pas morts ; mais ils le sont, et par toi, diabolique scélérat !

GLOUCESTER. - Je n'ai pas tué votre mari.

LADY ANNE. - Il est donc vivant ?

GLOUCESTER. - Non, il est mort, tué de la main d'Edouard.

LADY ANNE. - Par la gorge de ton âme, tu mens !

La reine Marguerite a vu ton couperet meurtrier tout fumant de son sang, et tu le tournais contre elle-même, quand tes frères en ont repoussé la pointe.

GLOUCESTER. - J'étais provoqué par son langage calomnieux qui rejetait leur crime sur ma tête innocente.

LADY ANNE. - Tu étais provoqué par ton âme sanguinaire qui ne rêva jamais que boucheries. N'as-tu pas tué ce roi ?

GLOUCESTER. - Je VOUS l'accorde.

LADY ANNE. - Tu me l'accordes, porc-épic ? Que Dieu m'accorde donc aussi ta condamnation pour ce forfait ! Oh ! il était affable, doux et vertueux !

GLOUCESTER. - D'autant plus digne du roi du ciel qui l'a accueilli.

LADY ANNE. - Il est dans le ciel où tu n'iras jamais.

GLOUCESTER. - Qu'il me remercie d'avoir aidé à l'y envoyer, car sa place était plutôt là que sur la terre.

LADY ANNE. - C'est en enfer seulement qu'est la tienne.

GLOUCESTER. - J'ai une place ailleurs, si vous me permettez de l'indiquer.

LADY ANNE. - Quelque donjon.

GLOUCESTER. - Votre chambre à coucher !

LADY ANNE. - Que l'insomnie habite la chambre où tu couches !

GLOUCESTER. - Elle y habitera, madame, jusqu'à ce que je couche avec vous.

LADY ANNE. - Je l'espère bien.

~~GLOUCESTER. — Je le sais bien... Voyons, gentille lady Anne, faisons trêve à cette joute piquante de nos esprits, et revenons un peu à une méthode plus calme. La cause de la mort prématurée de ces Plantagenets, Henry et Edouard, n'est-elle pas aussi blâmable que l'instrument ?~~

~~LADY ANNE. — Tu es la cause qui a produit l'effet maudit...~~

~~GLOUCESTER. — C'est votre beauté qui a été la cause de cet effet, votre beauté, qui me hantait dans mon sommeil, et qui me ferait entreprendre le meurtre du monde entier pour pouvoir vivre une heure sur votre sein charmant.~~

~~LADY ANNE. — Si je croyais cela, je le déclare, homicide, que ces ongles arracheraient cette beauté à mes joues.~~

~~GLOUCESTER. — Mes yeux ne supporteraient pas ce ravage de votre beauté. Vous ne la flétririez pas, si j'étais là. Elle m'anime comme le soleil anime l'univers ; elle est mon jour, ma vie.~~

~~LADY ANNE. — Qu'une nuit noire assombrisse ton jour, et la mort ta vie !~~

~~GLOUCESTER. — Ne te maudis pas toi-même, belle créature ; tu es l'un et l'autre.~~

~~LADY ANNE. — Je le voudrais, pour me venger de toi.~~

~~GLOUCESTER. — Lutte contre nature ! Te venger de qui t'aime !~~

~~LADY ANNE. — Lutte juste et raisonnable ! Me venger de qui a tué mon mari !~~

...

SHAKESPEARE, *Le Songe d'une nuit d'été*, Acte I scène 3
Traduit par F.V. Hugo

Rôle : Démétrius

Entre Démétrius ; Hélène le suit.

DÉMÉTRIUS.

— Je ne t'aime pas, donc ne me poursuis pas. — Où est Lysandre ? et la belle Hermia ? — Je veux tuer l'un, l'autre me tue. — Tu m'as dit qu'ils s'étaient sauvés dans ce bois. — M'y voici, dans le bois, aux abois — de n'y pas rencontrer Hermia. — Hors d'ici ! va-t'en, et cesse de me suivre.

HÉLÈNA.

— C'est vous qui m'attirez, vous, dur cœur d'aimant ; — mais ce n'est pas du fer que vous attirez, car mon cœur — est pur comme l'acier. Perdez la force d'attirer, — et je n'aurai pas la force de vous suivre.

DÉMÉTRIUS.

— Est-ce que je vous entraîne ? Est-ce que je vous encourage ? — Est-ce qu'au contraire je ne vous dis pas avec la plus entière franchise : — Je ne vous aime pas et je ne puis pas vous aimer ?

HÉLÈNA.

— Et je ne vous en aime que davantage. — Je suis votre épagneul, Démétrius, — et plus vous me battez, plus je vous cajole : — traitez-moi comme votre épagneul, repoussez-moi, frappez-moi, — délaissez-moi, perdez-moi ; seulement, accordez-moi — la permission de vous suivre, toute indigne que je suis. — Quelle place plus humble dans votre amour puis-je mendier, — quand je vous demande de me traiter comme votre chien ? — Eh bien, c'est cependant pour moi une place hautement désirable.

DÉMÉTRIUS.

— N'excite pas trop mon aversion, — car je souffre quand je te regarde.

HÉLÈNA.

— Et moi aussi, je souffre quand je vous regarde.

DÉMÉTRIUS.

— C'est compromettre par trop votre pudeur — que de quitter ainsi la cité, de vous livrer — à la merci d'un homme qui ne vous aime pas, — d'exposer ainsi aux tentations de la nuit — et aux mauvais conseils d'un lieu désert — le riche trésor de votre virginité.

HÉLÈNA.

— Votre mérite est ma sauvegarde. — Pour moi, il ne fait pas nuit quand je vois votre visage, — aussi ne crois-je pas que je sois dans la nuit. — Ce n'est pas non plus le monde qui manque en ce bois ; — car vous êtes pour moi le monde entier. — Comment donc pourrait-on dire que je suis seule, — quand le monde entier est ici pour me regarder ?

DÉMÉTRIUS.

— Je vais m'échapper de toi et me cacher dans les fougères, — et te laisser à la merci des bêtes féroces.

HÉLÈNA.

— La plus féroce n'a pas un cœur comme vous. — Courez où vous voudrez, vous retournerez l'histoire : — Apollon fuit, et Daphné lui donne la chasse ; — la colombe poursuit le griffon ; la douce biche — s'élançe pour attraper le tigre. Élan inutile, — quand c'est l'audace qui fuit et la poltronnerie qui court après !

DÉMÉTRIUS.

— Je ne veux pas écouter tes subtilités ; lâche-moi ; — ou bien, si tu me suis, sois sûre — que je vais te faire outrage dans le bois.

HÉLÈNA.

— Hélas ! dans le temple, dans la ville, dans les champs, — partout vous me faites outrage. Fi, Démétrius ! — vos injures jettent le scandale sur mon sexe : — en amour, nous ne pouvons pas attaquer, comme les hommes ; — nous sommes faites pour qu'on nous courtise, non pour courtoiser. — Je veux te suivre et faire un ciel de mon enfer — en mourant de la main que j'aime tant.

Sortent Démétrius et Hélène.

SOPHOCLE, *Antigone*, Prologue

Traduit par I. Bonnaud et M.Hammoun - Les Solitaires Intempestifs

Rôle : au choix.

ANTIGONE.

Mon Ismène

Ma sœur

Mon sang

Dis-moi

De l'héritage d'Œdipe

Zeus nous épargnera-t-il un seul désastre

Avant de nous ôter la vie ?

Rien – malheur douleur honte déshonneur – non

Rien ne manque à tes maux comme aux miens

Et maintenant cet ordre

Que le chef de l'armée aurait fait proclamer

Par toute la ville

Tu en sais quelque chose ?

Tu en as entendu parler ?

Le malheur est en marche

Un sort atroce va frapper les nôtres

Tu l'ignores peut-être

ISMÈNE.

Moi

Antigone

Aucune nouvelle des nôtres

Ni bonne ni mauvaise

Ne m'est parvenue

Depuis que toutes deux nous avons été privées de nos deux frères

Morts en un jour

Entre-tués

L'armée d'Argos s'est enfuie cette nuit

Je ne sais rien de plus – qui me réjouisse ou m'attriste

ANTIGONE.

Je le savais

Voilà pourquoi je t'ai fait venir hors du palais

Pour que tu sois seule à m'entendre

ISMÈNE.

Qu'y a-t-il ?

Je le vois bien

Une parole te tourmente

ANTIGONE.

Créon

Le tombeau

Il l'accorde à l'un de nos deux frères

Mais l'autre

Il le juge indigne de cet honneur

On le raconte

Étéocle

Il juge légitime de le traiter selon l'usage et la loi

Il l'a mis à l'abri sous la terre
Les morts en bas le respecteront
Mais le malheureux cadavre de Polynice
On le raconte
Il a fait proclamer l'interdiction aux habitants de la ville
De l'ensevelir et de le pleurer
Il faut le laisser
Sans larmes
Sans sépulture
Délicieux festin pour des oiseaux en quête de bonne chère
On le raconte
Voilà ce que le bon Créon a fait proclamer
Pour toi et pour moi – oui ! pour moi ! –
Il arrive
Il vient ici en personne répéter sa décision
Haut et fort
Pour que nul ne l'ignore
Non il ne prend pas l'affaire à la légère
Quiconque désobéira
Mourra lapidé par la foule dans l'enceinte même de la cité
Voilà
Tu en es là
Tu montreras vite ta vraie nature
Si tu es digne de ta naissance
Ou si malgré ton sang
Tu ne vauds rien

ISMÈNE.
Quoi ?
Malheur
Si nous en sommes là
Moi
Quoi que je fasse
Ce sera peine perdue

ANTIGONE.
Vois
Veux-tu souffrir et agir avec moi ?

ISMÈNE.
Quelle folie veux-tu entreprendre ?
Qu'as-tu en tête ?

ANTIGONE.
Vois
Ta main soulèvera-t-elle le cadavre ?

ISMÈNE.
Tu songes à l'enterrer
Malgré l'interdiction faite à la cité ?

ANTIGONE.
C'est mon frère
C'est le tien

Même si tu n'en veux pas
Moi on ne me verra pas le trahir

ISMÈNE.
Malheur
Malgré l'ordre de Créon ?

ANTIGONE.
Il n'a pas le droit de m'écarter des miens

ISMÈNE.
~~Ma sœur
Rappelle-toi notre père
Il est mort
Détesté de tous
Infâme
Après s'être condamné lui-même pour ses crimes
Il s'est percé les yeux
Rappelle-toi sa mère son épouse
Deux noms pour une seule femme
Elle s'est infligé une mort ignoble
La corde
Rappelle-toi nos deux frères
Les malheureux
En un jour ils se sont donné une même mort
Croisant leurs coups ils se sont entre-tués
Et maintenant il ne reste plus que nous
Songe à la mort atroce qui nous attend
Si bravant la loi nous transgressons les ordres du
Ne l'oublie pas
Nous sommes nées femmes
Nous ne pouvons pas nous battre contre des hommes
Et puis nous sommes soumises à plus puissants que
Il nous faut obéir
À ces ordres maintenant
Et à d'autres plus pénibles encore
Moi
Je supplie les morts sous la terre de me pardonner
Je cède à la force
Je me soumetts à ceux qui détiennent le pouvoir
Accomplir des actions inutiles n'a aucun sens~~

ANTIGONE.
Je ne te demande plus rien
Même si tu le voulais encore
Je n'aurais aucun plaisir à te voir agir avec moi
Sois celle que tu penses devoir être
Lui
Moi
Je vais l'enterrer
Pour moi
Mourir en l'enterrant
C'est une belle mort
Je serai couchée près de lui
Aimée de celui que j'aime

Criminelle par pitié
Je dois plaire plus longtemps à ceux d'en bas qu'à ceux d'ici
Là-bas je serai couchée pour toujours
Toi
Continue à mépriser ce qui a du prix pour les dieux

ISMÈNE.
Je ne méprise rien
Mais
Je suis née ainsi
Je ne peux pas m'opposer aux citoyens

ANTIGONE.
Tu as trouvé une belle excuse
Moi
Je pars répandre la terre du tombeau sur mon frère très aimé

ISMÈNE.
Malheur
J'ai peur pour toi

ANTIGONE.
Ne crains rien pour moi
Crains pour ton propre destin
Redresse-le

ISMÈNE.
Au moins
Ne révèle ce projet à personne
Agis en secret
Je ne dirai rien

ANTIGONE.
Non
Parle
Je te haïrai encore plus si tu te tais
Va proclamer ma décision dans toute la ville

ISMÈNE.
Ton cœur est chaud
Pour ceux qui sont froids

ANTIGONE.
Je satisferai
Ceux que je dois le plus satisfaire

ISMÈNE.
Si tu y parviens
Mais tu désires l'impossible

ANTIGONE.
Je verrai bien
Quand je n'en aurai plus la force,
Alors je m'arrêterai

ISMÈNE.

Renonce dès maintenant à traquer l'impossible
Cela vaut mieux

ANTIGONE.

Parle ainsi
Tu auras ma haine
Et celle du mort
À juste titre
Laisse-moi avec ma folie
Courir ce risque terrible
Ma pire crainte
C'est d'être privée d'une belle mort

ISMÈNE.

Pars si tu veux
Mais sache-le
Tu es folle
Mais tu mérites l'amour des tiens

STRAUSS Botho, *Le temps et la chambre*
Texte français Michel Vinaver. L'Arche

Rôle : au choix.

MARIE STEUBER entre dans la chambre avec RUDOLF

MARIE STEUBER, *debout, le dos contre le mur.*
Le droit ! Le droit ! Le droit, oui ! Médée a le droit !

RUDOLF.

Tu n'as aucune raison d'invoquer Médée. Nous n'avons pas d'enfants, je ne t'ai pas quittée pour une Créuse ou une autre fille de roi. On dirait pourtant que la Médée t'est montée à la tête au point que tu te transfuses dans ce monstre.

MARIE STEUBER.

Elle n'est pas un monstre. Elle est tordue de souffrance.

RUDOLF.

Le serais-tu, toi aussi ?

MARIE STEUBER.

Médée est toute simple, toute naturelle. Toute originelle. C'est le monde autour d'elle qui est pourri.

RUDOLF.

Tout de même ! Ça ne lui donne pas le droit, que je sache, d'immoler ses propres enfants.

MARIE STEUBER.

Ça ne lui donne pas le droit ? Qu'est-ce que tu en sais ? Ça ne lui en donne pas le droit ! Mais bien sûr que si ! Elle l'aime, son Jason, il compte plus pour elle que tout au monde. Qu'est-ce qu'ils n'ont pas traversé et souffert ensemble ces deux-là ! Et comme c'est ignoble, de l'avoir trompée ensuite.

RUDOLF.

Où est le parallèle ? Je te demande : où est le parallèle entre toi et moi d'une part, et Médée et Jason d'autre part ? Où, s'il te plaît ? Ça commence à être tout bonnement effrayant, la façon dont cette œuvre envahit ton cerveau. Tu n'as encore jamais rien lu. Tu ne connais que cette Médée et c'est la seule chose que tu aies jamais lue.

MARIE STEUBER.

Je n'ai pas besoin de lire autre chose.

RUDOLF.

Lis donc *Anna Karénine* ou *La Dame aux camélias* ou n'importe quel autre émouvant destin de femme.

MARIE STEUBER.

Médée, pourtant, fait vraiment tout pour détourner le malheur. Mais Jason ne l'écoute pas.

RUDOLF.

Comment veux-tu qu'il l'écoute ? Ils sont en pleine tragédie ! Il n'y a rien à faire du tout. Nous, au contraire, en aucune façon nous ne sommes dans une tragédie. Dans notre vie il n'y a aucune place pour Médée. Il n'y a aucun lieu pour elle, tu comprends ?

MARIE STEUBER.

Médée commet le plus grand acte d'amour qu'une femme ait jamais commis.

RUDOLF.

Par jalousie, par pur égoïsme. Rage de meurtre et de destruction. C'est ça pour toi la grandeur ?

MARIE STEUBER.

Tu es en effet beaucoup plus petit que Jason. Comment peux-tu dire une chose pareille ? Comment est-ce que ça peut te venir à l'idée ?

RUDOLF.

Je ne sais pas, je croyais me souvenir que c'était comme ça. Je ne crois pas me tromper.

MARIE STEUBER.

Le drame montre –

RUDOLF.

Tu devrais suivre des cours de littérature. Pour apprendre la façon dont on lit un texte dramatique. Il est dangereux, c'est tout à fait clair, de lire un drame, une tragédie, quand on ne sait pas comment l'aborder. Dans un drame il y a toujours deux personnages qui ont raison, sinon ce ne serait pas un drame. Tout le monde a appris ça à l'école.

MARIE STEUBER.

J'aimerais savoir en quoi Jason a raison, s'il te plaît ? En quoi a-t-il raison ? Exterminer, détruire, brûler, massacrer, du sang, du sang ! Quand c'est un traître !

RUDOLF.

Je ne suis pas de cet avis.

MARIE STEUBER.

Avis ? Comme s'il pouvait s'agir d'un avis ! Il s'agit du sentiment de l'infiniment grand, si royal, si royal, fier et noir et étranger et *tout* !

RUDOLF.

Tu es une adepte fanatique de cette Médée de Colchide.

MARIE STEUBER.

Oui. Je le suis. Je le suis.

RUDOLF.

Bien. Il y a des fanatiques en religion, des fanatiques en politique, des fanatiques en sport, et cetera. Tous les fanatiques pour moi sont des idiots. Je te le dis tout net.

MARIE STEUBER.

Même si quelqu'un t'aime fanatiquement ?

RUDOLF.

Personne n'a besoin de m'aimer fanatiquement, je ne demande absolument pas ça.

MARIE STEUBER.

C'est justement ce que Médée ne comprend pas. Cette attitude, elle ne la comprend pas. Impossible. Fini. La mort et le feu.

RUDOLF.

Je vais te supprimer le livre. Par-dessus bord la tragédie. Je la fiche par la fenêtre.

MARIE STEUBER.

On dirait que tu ne comprends pas que Médée est là. Qu'elle réclame son dû. Qu'on ne peut pas faire comme si elle n'existait pas. Ne t'avise pas de la chasser. Ne joue pas avec cette idée. Sois plus malin que Jason.

TCHEKHOV Anton, *Oncle Vania*

Traduction André Markowicz et Françoise Morvan, édition Babel, 2001

Rôle : SONIA

SONIA (*seule*). Il ne m'a rien dit... Son âme et son cœur me sont encore fermés, mais comment se fait-il que je me sente si heureuse ? (*Elle rit de bonheur.*) Je lui ai dit : vous êtes gracieux, noble, vous avez une voix si douce... Est-ce que c'était déplacé ? Sa voix vibre, caresse... tiens, je la sens dans l'air. Et quand je lui ai parlé de ma sœur cadette, il n'a pas compris... (*Se tordant les bras.*) Oh, comme c'est affreux que je ne sois pas belle ! Comme c'est affreux ! Et moi, je sais que je ne suis pas belle, je le sais, je le sais... Dimanche dernier, en sortant de l'église, j'ai entendu parler de moi, et une femme a dit : "Elle est gentille, elle a bon cœur, mais quel dommage qu'elle soit tellement pas belle..." Pas belle...

Entre Eléna Andréievna.

ÉLÉNA ANDRÉIEVNA (*elle ouvre les fenêtres*). L'orage est passé. Comme on respire bien !
Pause.

Où est le docteur ?

SONIA. Il est parti.

Pause.

ÉLÉNA ANDRÉIEVNA. Sophie !

SONIA. Quoi ?

ÉLÉNA ANDRÉIEVNA. Jusqu'à quand serez-vous fâchée contre moi ? Nous ne nous sommes fait aucun mal, toutes les deux. Pourquoi serions-nous ennemies ?... Voyons...

SONIA. Moi aussi, je voulais... (*Elle la prend dans ses bras.*) Finie, la colère.

ÉLÉNA ANDRÉIEVNA. Et tant mieux.
Elles sont émues toutes les deux.

SONIA. Papa s'est couché ?

ÉLÉNA ANDRÉIEVNA. Non, il est assis au salon... Nous restons des semaines sans nous parler, et Dieu seul sait pourquoi... (*Voyant que le buffet est ouvert.*) Qu'est-ce que c'est ?

SONIA. Mikhaïl Lvovitch a soupé.

ÉLÉNA ANDRÉIEVNA. Il y a même du vin... Buvons, à l'amitié^{1*}.

SONIA. Oui.

ÉLÉNA ANDRÉIEVNA. Dans le même verre... (*Elle verse.*) C'est mieux comme ça. Alors, on se tutoie ?

SONIA. On se tutoie.

Elles boivent et s'embrassent.

^{1*} Le texte russe indique : "Buvons à la Bruderschaft." Il s'agit d'une manière de trinquer, chaque buveur joignant à celui de l'autre le bras qui porte le toast.

SONIA. Je voulais faire la paix depuis longtemps, mais, je ne sais pas, j'avais honte... (*Elle pleure.*)

ÉLÉNA ANDRÉIEVNA. Pourquoi est-ce que tu pleures ?

SONIA. Non, rien.

ÉLÉNA ANDRÉIEVNA. Ça va aller, ça va aller... (*Elle pleure.*) Et moi aussi, ma petite toquée, je me mets à pleurer...

Pause.

ÉLÉNA ANDRÉIEVNA. Tu m'en veux parce que j'ai l'air d'avoir épousé ton père par calcul... Si tu crois aux serments, je t'en fais le serment – je me suis mariée par amour. J'ai été séduite par un homme tellement savant, tellement célèbre. L'amour n'était pas véritable – une apparence – mais, moi, à ce moment-là, j'avais l'impression qu'il était véritable. Ce n'est pas ma faute. Toi, depuis le jour de notre mariage, tu n'as pas cessé de me châtier avec tes yeux intelligents et soupçonneux.

SONIA. Allez, la paix, la paix ! Oublions.

ÉLÉNA ANDRÉIEVNA. Il ne faut pas regarder comme ça ; ça ne te va pas. Il faut faire confiance à tout le monde, sans quoi on ne peut pas vivre.

Pause.

SONIA. Dis-moi, en toute conscience, comme une amie... Tu es heureuse ?

ÉLÉNA ANDRÉIEVNA. Non.

SONIA. Je le savais. Encore une question. Dis-moi sincèrement – tu voudrais avoir un mari jeune ?

ÉLÉNA ANDRÉIEVNA. Quelle petite fille tu fais encore. Bien sûr que oui je voudrais ! (*Elle rit.*) Allez, demande-moi encore quelque chose, demande...

SONIA. Le docteur, il te plaît ?

ÉLÉNA ANDRÉIEVNA. Oui, beaucoup.

SONIA (*elle rit*). J'ai un visage bête... oui ? Tu vois, il est parti, et moi, j'entends toujours sa voix et ses pas, et, quand je regarde la fenêtre obscure... eh bien, son visage m'y apparaît. Laisse-moi dire tout... Mais je ne peux pas parler aussi fort, j'ai honte. Allons dans ma chambre, là-bas nous parlerons. Tu le trouves bête ? Avoue... Dis-moi quelque chose sur lui...

WALLACE Naomi, *La nuit est une chambre*, 2012
Titre original : Night is a Room
Traduit de l'anglais par Dominique Hollier (2013)

Rôle : LIANA

ACTE UN

Lumière sur Liana et Doré debout dans le petit jardin d'un appartement au rez-de-chaussée d'une maison ouvrière. Deux chaises vintage des années 70, ont été sorties en guise de sièges de jardin. Le gazon est clairsemé. Un petit tas de pierres destinées à un projet de construction abandonné. Sur une chaise, un plateau pour le thé. Le thé n'a pas encore été servi. Liana est habillée avec élégance et subtilité, elle arrive juste du bureau. Elle a avec elle un grand porte-documents. Doré a mis ses plus beaux habits pour l'occasion, eux aussi ont un côté 70. Doré est très timide et réservée, ce qui cache presque sa vive intelligence. Elle regardera rarement Liana au cours de la scène et, sauf indication contraire, elle fixera intensément un autre point, mais son regard n'est jamais vide.

LIANA – J'ai apporté des ballons. (Temps.) On a tout un assortiment de couleurs.

Liana commence à sortir de son sac un petit sachet de ballons gonflables. Doré regarde avec fascination.

Bleu ? Rouge ? Vert ? Vous avez sûrement une couleur préférée. Orange ?

Doré continue à regarder, toujours abasourdie par la présence de Liana.

Oh, ceux-là sont très sophistiqués ! Une couleur à l'intérieur d'une autre. Des ballons doubles. Du rouge dans du jaune. Du bleu dans du vert. Et il y en a même quelques-uns qui ont une toute petite clochette à l'intérieur comme ça une fois gonflés, quand on les agite, on entend des cloches. (Temps.) Vous voulez que j'en gonfle un ?

Doré hoche la tête. Liana gonfle un ballon. Elle commence par l'étirer pour l'assouplir. Puis elle le gonfle. Il grossit. Grossit encore. Liana l'examine. Décide qu'il serait mieux encore un peu plus gros et le gonfle encore un peu. Puis elle noue l'extrémité.

Pour vous.

Liana le tend à Doré, qui le prend d'un geste hésitant, presque comme s'il était vivant. Elle contemple à l'intérieur la toute petite clochette.

Vous voyez la petite clochette à l'intérieur ?

Doré hoche la tête.

Secouez-le.

Doré a un air dubitatif.

Il ne va pas vous mordre. Allez-y.

Doré secoue doucement le ballon. La petite cloche sonne. Doré sourit pour la première fois. Doré le secoue un peu plus fort, la clochette sonne plus fort.

C'est tout joyeux, comme son !

Doré le secoue encore. Plus fort. Le ballon éclate. Les deux femmes se figent.

C'est pas grave. J'en ai plein d'autres.

Doré cherche des yeux la clochette qui s'est échappée du ballon. Elle ne la voit pas. Puis elle croise brièvement le regard de Liana. Une gêne.

On prend un peu de thé ?

Liana remplit sa tasse, et celle de Doré, mais Doré n'y touche pas.

Vous n'êtes pas une femme facile à trouver. Il m'a fallu plusieurs semaines de recherches. Recherches intenses. Et une somme rondelette.

DORÉ – Vous avez payé pour me trouver ?

LIANA – Je n'aurais certainement pas pu le faire toute seule.

DORÉ – Combien ?

LIANA – Enfin.

DORÉ – Pour me trouver ?

LIANA – Ce n'est que de l'argent.

Doré attend d'entendre le montant. Très attentivement.

Deux mille livres.

Doré suffoque.

Oui. Deux mille.

DORÉ – Je n'étais pas cachée.

LIANA – Non, je sais bien.

DORÉ – Je ne savais pas que vous me cherchiez.

LIANA – Ça les vaut largement.

Liana se détend.

J'aimerais apprendre quelque chose sur vous. Doré. Ça ne vous dérange pas. (Temps.)
Ce que vous voudrez, ce que vous avez envie de me dire.

Doré reste silencieuse.

N'importe quoi. Je suis sûre que quoi que vous me disiez, je trouverai ça passionnant.

DORÉ – Quand je vais au marché le week-end je garde mes chaussons personne ne s'en aperçoit on dirait presque des chaussures et c'est beaucoup plus chaud.

LIANA – Ah. Je vois.

DORÉ – Je les porte en ce moment.

LIANA – (regarde les pieds de Doré) Ils ont l'air bien chauds. Je ne l'aurais jamais deviné...

~~DORÉ — Ceux-là ont tenu dix-sept ans.~~

~~LIANA — ... si j'avais vu vos pieds au marché. Si je vous avais vue au marché.~~

~~Doré est de nouveau hésitante. Liana remarque les chaises.~~

~~Elles sont très belles. Vintage années 70.~~

~~DORÉ — Ma maison est pleine de ces vieux meubles ils étaient neufs à l'époque modernes faits pour durer mon père a acheté tous les meubles pour moi à Paris et ensuite ils sont venus par bateau.~~

~~LIANA — Votre père avait bon goût.~~

~~DORÉ — Oui.~~

Encore un silence, mais Liana la relance.

LIANA – Donc. Qu'est-ce que vous aimez faire. Pour vos loisirs ?

DORÉ – J'aime faire les Sudoku sur la dernière page du journal tous ces petits carrés qui m'attendent imaginez il y a quelqu'un qui les invente tous les jours peut-être un ordinateur je ne sais pas mais ils sont là pour moi j'ai toujours été douée pour les chiffres je ne lis pas les nouvelles pour la plupart c'est des ragots n'est-ce pas sordide, non ?

Liana n'écoute pas vraiment, elle observe plutôt l'environnement, mais on pourrait aussi croire qu'elle répond à Doré.

LIANA – (presque à elle-même) Déprimant.

DORÉ – Je n'aime pas payer pour ça.

LIANA – Lugubre.

DORÉ – La télé c'est pire.

LIANA – Presque menaçant, angoissant en diable.

DORÉ – Jamais de bonnes nouvelles.

LIANA – Je ne vois pas bien ce qu'on peut en tirer.

DORÉ – Tout à fait. Donc je vais directement à la dernière page c'est du gaspillage de papier j'ai pensé acheter un de ces petits cahiers de jeu mais je crois que me sentirais coupable comme si c'était un caprice.

LIANA – (à elle-même) Quoique, je pourrais faire venir un déco –

Doré tape ses mains l'une contre l'autre ce qui attire l'attention de Liana.

~~DORÉ — Les numéros du loto chaque semaine j'aime bien les additionner et puis les diviser par le jour de la semaine le plus vite possible et ensuite les multiplier par le mois je peux prendre un nombre n'importe quel nombre très long et le décomposer en moins de temps qu'il n'en faut pour casser un oeuf vous aimez les oeufs ?~~

~~LIANA — Ah. Oui. Je les aime brouillés.~~

~~DORÉ — Je n'aime pas les oeufs mais j'aime bien le bruit qu'ils font en cassant et vous ?~~

~~LIANA — Je ne sais pas bien. Laissez moi réfléchir. (Temps.) Oui, je crois me souvenir d'un craquement satisfaisant.~~

DORÉ — Oui. Un bon « crac ».

LIANA — Je suppose que vous avez travaillé toutes ces années ?

DORÉ — Je travaille encore.

Silence entre les deux femmes. Liana attend.

LIANA — Ah. Alors, racontez-moi s'il vous plaît quels emplois vous avez tenus.

DORÉ — Eh bien ce n'est pas moi qui les tiens vraiment ce sont eux qui me tiennent ou plutôt ils m'agrippent par le cou et puis se mettent à serrer tout doucement on croit que c'est le sommeil qui s'en vient mais c'est la suffocation.

LIANA — Je suis désolée.

DORÉ — J'ai le cou solide et de bons poumons et la suffocation savez-vous ça a aussi des bons côtés.

LIANA — Oui. Ah oui ?

De nouveau, Doré cherche des yeux la clochette.

Vous avez eu une vie difficile.

DORÉ — Ma vie ?

LIANA — Peut-être que nous pourrions vous aider.

DORÉ — Nous.

LIANA — Je veux dire moi et —

DORÉ — (la coupe) S'il vous plaît. Gonflez-moi un autre ballon.

Liana s'exécute, prenant son temps. Doré secoue le ballon et la clochette tinte.

Elle a l'air tellement petite au milieu de tout ce vide. (la clochette) Pourquoi une seule clochette ?

Liana hausse les épaules.

C'est cruel.

LIANA — C'est un ballon.

DORÉ — C'est une clochette une clochette dans un ballon imaginez si nous étions làdedans un ballon géant une minuscule moi et une minuscule vous et si quelqu'un nous secouait un bon coup quel bruit ferions-nous ?

LIANA — Peut-être pas un bruit de clochette.

DORÉ — Peut-être pas quel dommage.

Je travaille dans les maisons des autres. (Un coup d'oeil à Liana.)

Peut-être que j'ai travaillé chez vous un jour.

LIANA — Non. Je me souviendrais de vous.

DORÉ — Vous croyez ?

LIANA — J'en suis certaine.

DORÉ — C'est difficile de se souvenir de nos visages parce que le plus souvent on a la tête penchée vers le sol vous faites le ménage ?

LIANA — Ah. Entre deux.

DORÉ — Entre deux.

LIANA — Entre les jours où notre. Femme de ménage vient chez nous.

DORÉ — A quoi elle ressemble ?

LIANA — Elle a vingt-neuf ans. Elle est grande ! Polonaise. Elle grogne quand elle rit.

DORÉ — Elle grogne quand elle rit ?

LIANA – Oui. C’est un drôle de petit bruit.

DORÉ – Montrez-moi s’il vous plait.

LIANA – Je. Je ne sais pas grogner.

DORÉ – Non ?

LIANA – Enfin. Je pourrais essayer.

DORÉ – Essayez s’il vous plaît.

Liana essaye un grognement mais elle ne se laisse pas aller.

C’est pas vraiment un grognement.